This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580456 1

MARIE STUART,

TRAGÉDIE.

MARIE STUART,

TRAGÉDIE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

PRIX DE MARIE STUART, 3 fr.
Par la poste..... 3 50 c.
Papier vélin..... 6

MARIE STUART,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. PIERRE LE BRUN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, SUR LE PREMIER THÉATRE FRANÇAIS, LE LUNDI 6 MARS 1820.

A PARIS,
CHEZ LOUIS VENTE,
LIBRAIRE DES MENUS-PLAISIRS DU ROI,
ET DES SPECTACLES DE SA MAJESTÉ,
BOULEVARD DES ITALIENS, N° 7, PRÈS LA RUE FAVART.

1820.

NEW-YORK

PRÉFACE.

Je dois cette Tragédie à Schiller. J'aime à reconnaître hautement que l'invention lui en appartient, et qu'il y a peu de scènes dans mon ouvrage qui ne m'aient été prêtées ou inspirées par le sien. Il existe une traduction de sa *Marie-Stuart* : le public décidera si j'ai eu raison, tantôt de suivre de près Schiller, tantôt de l'abandonner entièrement. Je rendrai peut-être compte plus tard des différences que deux systêmes de théâtre tout-à-fait opposés ont dû nécessairement établir entre nos deux ouvrages, tant sous le rapport de l'ordonnance et des caractères, que sous celui de l'exécution et des détails. Les critiques français m'ont reproché une imitation trop suivie de la pièce allemande; les critiques étrangers trouveront peut-être que je ne l'ai point assez imitée : j'aurai quelque chose à dire en ma faveur aux uns et aux autres. Quant à présent, il me suffit de faire hommage à Schiller de cette Tragédie, et de reporter à leur premier auteur les applaudissements qu'elle reçoit, et les larmes qu'elle fait couler.

MARIE STUART,

TRAGÉDIE.

MARIE STUART,

TRAGÉDIE.

Personnages.	Acteurs.
ÉLISABETH, reine d'Angleterre.	Mme Paradol.
MARIE STUART, reine d'Écosse.	Mlle Duchesnois.
ROBERT DUDLEY, comte de Leicester, grand écuyer d'Angleterre.	Talma.
CÉCIL, baron de Burleigh, grand trésorier d'Angleterre.	Saint-Eugène.
MELVIL, ancien surintendant de la maison de Marie.	Desmousseaux.
AMIAS PAULET, gouverneur du château de Fotheringay.	Dumilatre.
GEORGE MORTIMER, neveu de sir Amias Paulet.	Michelot.
ANNA KENNEDY, nourrice de la reine d'Écosse.	Mme Tousez.
Seigneurs et dames de la suite de la reine d'Angleterre.	
Femmes et domestiques de la reine d'Écosse.	
Le Schérif du comté, gardes, pages, écuyers, etc.	

La scène est en Angleterre (1587) *au château de Fotheringay. Le premier et le cinquième acte se passent dans l'appartement de Marie; les autres, dans une salle ouverte de toutes parts sur les jardins de Fotheringay.*

MARIE STUART,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, PAULET.

(*Deux domestiques de Paulet, traversant le fond du théâtre, emportent une cassette et des papiers*).

ANNA.

Cessez, au nom du ciel, et daignez m'écouter!
A son malheur encor pourriez-vous ajouter!
Quand j'ai vu sans effroi ma reine infortunée
Du château de Talbot dans le vôtre amenée,
Mon espoir vainement nous avait-il promis
Une prison plus douce et des cœurs plus amis?
Est-ce enfin pour servir une implacable haine

Que vous avez reçu la garde de ma reine?
Sa fidèle nourrice embrasse vos genoux;
Ne nous ravissez pas...

PAULET, *la relevant.*

Madame!

ANNA.

Rendez-nous
Ces lettres, ces écrits, ces secrets caractères,
De ses longs déplaisirs tristes dépositaires;
Et ce bandeau royal de fleurs de lys orné,
Dont son front fut jadis en France couronné.
Hélas! de ses beaux jours, de son ancienne gloire
Il lui vient quelquefois rappeler la mémoire;
C'est le seul souvenir qu'elle en ait conservé:
Faut-il que par vos mains il lui soit enlevé!

PAULET.

Mon devoir est sur moi plus fort que vos prières.
J'ai des ordres, madame.

ANNA.

O comble de misères!
O crime! à voir ces murs à peine ouverts au jour,
Qui croirait qu'une reine y fasse son séjour!
A tant de maux, grand dieu! l'aviez-vous destinée,
Cette belle Marie, au berceau couronnée,
Qui vit de son enfance adorer les desirs,
Qu'éleva Médicis au milieu des plaisirs,
Et qui, de trois états la joie et l'espérance,
Fut reine d'Angleterre et d'Écosse et de France.

PAULET.

D'Angleterre!..

ANNA.

Que dis-je ? ah, voilà son forfait !
De-là tous ses malheurs. Plût au ciel qu'en effet
Elle n'eût point porté ce titre héréditaire,
Ce déplorable nom de reine d'Angleterre !
Ses droits ont fait son crime.

PAULET.

Et quels étaient ses droits,
Madame, pour prétendre au sceptre de nos rois ?
Du trône paternel pouvait-elle sans crime
Chasser de Henry huit la fille légitime ?
Et contre Élisabeth armant les factions
Rouvrir le cours sanglant de nos dissensions ?
Et quel était le sort de ma triste patrie
Si l'on eût vu régner la seconde Marie ?
D'une injuste victoire assurant le succès,
Elle eût voulu d'abord nous livrer aux Français ;
Rétablir parmi nous, despote et fanatique,
L'autorité de Rome et la foi catholique,
Les bûchers de l'Espagne et ses inquisiteurs,
Et du règne dernier les pieuses fureurs.
Pourquoi, persévérant dans son fatal délire,
Au traité d'Édimbourg refuser de souscrire,
D'abandonner des droits attestés sans raison,
Et de rouvrir ainsi les murs de sa prison ?
Elle espérait sans doute, armant toute la terre,
Du fond de sa prison, conquérir l'Angleterre.

ANNA.

Hélas ! entre ces murs, sans secours, sans amis,
Comment un tel espoir lui serait-il permis ?

Eh! que peut de vos rois craindre le diadême!

PAULET.

Quoi donc! n'a-t-elle pas, de cette prison même,
Poursuivant en secret ses criminels desseins,
Du poignard catholique armé des assassins?
Savage et Babington, par son ordre perfide,
N'osaient-ils pas tenter un affreux régicide?
Norfolk, enfin, Norfolk, un héros adoré,
Que malgré son forfait l'Angleterre a pleuré,
N'a-t-il pas, de Marie embrassant la conquête,
A cette idole encor sacrifié sa tête?
Que dis-je? et son supplice a-t-il épouvanté
Tant d'autres que séduit une vaine beauté?
Que de nobles Anglais, grace à ses artifices,
De ses adorateurs devenus ses complices,
De leur sang chaque jour couvrent les échafauds,
Se livrent avec joie à la main des bourreaux,
Et, brûlant à l'envi d'un fanatique zèle,
Se disputent l'honneur de se perdre pour elle!
Ah! maudit soit le jour où, troublant notre paix,
L'Écossaise en fuyant toucha le sol anglais!

ANNA.

Malheureuse!

SCÈNE II.

ANNA, MARIE, PAULET.

ANNA.

Ah! madame, on comble la mesure.
Chaque jour nous apporte une nouvelle injure.

Malgré moi, sous mes yeux, ils viennent de saisir
Ces lettres, ces écrits, fruits d'un triste loisir,
Ce bandeau, seul trésor, parure nuptiale !
Il ne vous reste rien de la splendeur royale.
Hélas ! c'en est donc fait !

MARIE.

Anna, console-toi.
Ce qu'on peut me ravir ne tenait pas à moi.
A de vains ornements je renonce sans peine :
Je n'ai pas reçu d'eux ma qualité de reine ;
Titre saint, que le ciel nous veut seul accorder !
L'homme peut nous abattre, et non nous dégrader.
J'honore assez votre âge et votre caractère
Pour vous plaindre, Paulet, d'un pareil ministère.
Mais parmi ces écrits, dont vous fait possesseur
Un ordre que sans doute on arrache à ma sœur,
Puis-je espérer du moins que d'une main fidèle
On lui rende l'écrit que j'ai tracé pour elle ?
Me le promettez-vous ?

PAULET.

Je ferai mon devoir.

MARIE.

Ce qu'il contient, Paulet, le voulez-vous savoir ?
D'Élisabeth encor j'implore une entrevue,
D'elle que mes regards n'ont jamais aperçue.
Ses sujets m'ont jugée au mépris de mon rang.
Elle seule est d'un sexe et d'un titre et d'un sang
Que puisse reconnaître, en dépit de sa haine,
Une femme, une sœur, et sur-tout une reine.

PAULET.

N'ordonnez-vous plus rien ?

MARIE.

Quoi ! vous allez sortir !
Quoi ! sans que de mon sort vous daigniez m'avertir !
Sans me dire un seul mot ! du monde séparée,
Aucune voix humaine ici ne trouve entrée.
Un mois pénible et long déja s'est écoulé
Depuis qu'en ce château, par la reine assemblé
Un tribunal terrible, envoyé pour m'entendre,
Au milieu de mon trouble est venu me surprendre.
Il m'a fallu soudain paraître devant lui,
Seule, sans défenseur, sans conseil, sans appui,
Abandonnée enfin à ma seule innocence.
Depuis ce jour, tout garde un sinistre silence.
Parlez, à quel destin faut-il me préparer ?

PAULET.

Songez à Dieu, madame.

MARIE.

Il m'est doux d'espérer
Que la bonté céleste à ma cause est propice;
Je n'espère pas moins de l'humaine justice.

PAULET.

Elle accorde à chacun son véritable prix.

MARIE.

De Westminster enfin n'avez-vous rien appris ?

PAULET.

Rien, madame.

MARIE.

Aurait-on fixé ma destinée ?

PAULET.

Je ne sais.

MARIE.

Par vos pairs serais-je condamnée ?

PAULET.

Je l'ignore.

MARIE.

Il n'est rien qui doive m'étonner ;
Je connais votre reine et puis tout soupçonner.

SCÈNE III.

ANNA, MARIE, MORTIMER, PAULET.

MORTIMER.

En ce moment, chargé des ordres de la reine,
Un des lords vous attend dans la salle prochaine.

PAULET.

Mortimer, je vous suis.

(*Mortimer s'est avancé et se retire sans laisser paraître qu'il s'aperçoive de la présence de Marie.*)

MARIE.

Peut-être, à mon aspect,
Mortimer aurait pu montrer quelque respect.
Instruisez-le, Paulet, d'un devoir qu'il ignore.
Faites-le souvenir que je suis reine encore.
Pourquoi, par des rigueurs que je ne comprends pas,
Ce surveillant nouveau qu'on attache à mes pas ?

PAULET.

Madame, Mortimer est un neveu que j'aime,
C'est le fils de ma sœur, c'est un autre moi-même ;
Dans le château natal revenu près de moi,

Rien en lui ne saurait exciter votre effroi.
Des rivages français si sa libre jeunesse
Rapporte dans ce lieu sa première rudesse,
Je l'en estime plus. Je puis du moins oser
De mes soins trop pesants sur lui me reposer:
Tout votre art contre lui n'a que de faibles armes,
Et ce n'est pas son cœur que séduiront vos larmes.

ANNA.

Le cruel !

SCÈNE IV.

MARIE, ANNA.

MARIE.

Nous avons, au jour de nos grandeurs,
D'un cœur trop complaisant écouté les flatteurs :
Il est juste sans doute, au jour de nos misères,
D'accoutumer notre ame aux paroles sévères.

ANNA.

Ah madame !

MARIE.

Je tremble, à ne te rien cacher,
Que, parmi ces écrits qu'on vient de m'arracher,
Le nom de Leicester, mêlé par imprudence,
N'instruise Élisabeth de notre intelligence.

ANNA.

Vous me faites frémir.

MARIE.

Peut-être sans raison

Formé-je en ce moment un semblable soupçon ;
Mais mon cœur est frappé du plus funeste doute.

ANNA.

Madame, Mortimer s'approche et nous écoute.

SCÈNE V.

ANNA, MARIE, MORTIMER. (*Il s'avance avec précaution.*)

MORTIMER.

Éloignez-vous, Anna.

MARIE, *avec autorité.*

Qu'entends-je ! Demeurez.

MORTIMER, *présente une lettre.*

Jetez ici les yeux, et vous me connaîtrez.

MARIE *regarde la lettre et recule de surprise.*

Qu'ai-je vu ! ciel !

MORTIMER.

Anna, laissez seule la reine ;
Allez, et dans ce lieu gardez qu'on nous surprenne.

MARIE, *à Anna qui hésite et interroge les yeux de sa maîtresse.*

Va, fais ce qu'il te dit.

(*Anna s'éloigne, en laissant voir un grand étonnement.*)

SCÈNE VI.

MARIE, MORTIMER.

MARIE.

Est-il vrai, justes cieux !

Une lettre de France! en croirai-je mes yeux!
Du plus aimé des miens! du cardinal de Guise!
Que dit-il?.. chaque mot redouble ma surprise.
Qui, vous! Un songe vain trouble-t-il ma raison?
L'ange libérateur descend dans ma prison.

MORTIMER.

Madame, pardonnez si dans cette occurrence
J'ai d'un masque odieux emprunté l'apparence.
Je lui dois le bonheur d'embrasser vos genoux,
De voir, de contempler....

MARIE.

Mortimer, levez-vous;
Expliquez-vous, parlez, et faites-moi comprendre
Un bonheur qu'en ce lieu j'étais si loin d'attendre.
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

MORTIMER.

Dieu semble avoir lui seul conduit l'événement.

MARIE.

Comment vous guida-t-il vers une infortunée?

MORTIMER.

A peine je touchais à ma vingtième année,
Que, loin de ce séjour où s'ouvrirent mes yeux,
Puissamment entraîné d'un desir curieux,
J'allai visiter Rome, et cette belle France
Qu'on avait fait en vain haïr à mon enfance.
Au Louvre présenté, j'y connus ce prélat,
Le vengeur de l'église et l'appui de l'état,
Le frère et le conseil de votre auguste mère;
Il daigna m'accueillir, me tenir lieu de père,
Madame; de sa voix la sainte austérité

Faisant descendre en moi l'esprit de vérité,
Dans mon ame livrée à des vapeurs funèbres,
Des dogmes puritains dissipa les ténèbres;
Et, telle est sa puissance à ramener les cœurs!
Entre ses mains bientôt j'abjurai mes erreurs.

MARIE.

Vous avez pu jouir de sa sainte présence!

MORTIMER.

Un jour qu'en son palais plein de magnificence
Je promenais mes yeux errants de toutes parts,
Le portrait d'une femme attira mes regards.
Troublé, je ne pouvais en détacher ma vue:
« Ce n'est pas sans raison que votre ame est émue,
Dit alors le pontife en s'approchant de moi:
« Prisonnière, et souffrant pour notre sainte foi,
« Votre pays retient dans un dur esclavage
« Celle dont vos regards ont admiré l'image. »
Alors il me peignit, d'un éloquent discours,
Les périls dont la reine environnait vos jours,
Vos malheurs, vos vertus, vos titres, votre race;
Comment Élisabeth, assise à votre place,
D'un droit qu'elle usurpa vous punissait encor;
Comment vivait en vous la maison de Tudor;
Comme enfin, repoussant le fruit de l'adultère,
Vos droits vous appelaient au trône d'Angleterre.
Mais de quel nouveau jour furent frappés mes yeux,
Quand j'appris que Paulet vous gardait en ces lieux;
En ces lieux où Paulet éleva mon enfance.
Je crois que Dieu m'appelle à votre délivrance.
Le projet aussitôt s'en forme dans mon sein;

Le cardinal m'approuve, il bénit mon dessein ;
Je pars, et jusqu'à vous m'ouvre un libre passage.
O reine, je vous vis, et non plus votre image;
Je vous vis! j'admirai dans leur réalité
Des traits dont le malheur croît encor la beauté.
Ah! qu'elle a bien raison cette reine barbare,
Qui dans ces tristes murs du monde vous sépare!
Tous nos jeunes Anglais, l'un de l'autre jaloux,
Se leveraient en foule et combattraient pour vous,
Si dans ce noir séjour où vous retient sa haine,
Ils pouvaient entrevoir leur véritable reine.

MARIE.

Aimable Mortimer, auraient-ils vos yeux!

MORTIMER.

Oui,
Si tous ainsi que moi pouvaient être aujourd'hui
Témoins de votre sort, et voir de quel courage
Vous supportez des fers et la honte et l'outrage.
Apprenez mon espoir, apprenez nos projets.
Des plus nobles maisons douze jeunes Anglais
Sur les livres sacrés ont promis à Dieu même
De vous rendre à l'église, au jour, au diadême.
De nos secrets desseins Philippe est averti;
L'ambassadeur de France est dans notre parti;
Demain à son palais nous devons tous nous rendre.

MARIE.

Vous me faites frémir. Qu'osez-vous entreprendre?
Quel espoir vous abuse? O ciel! ignorez-vous
Les supplices tout prêts qui vous menacent tous?

MORTIMER.

Mais vous-même, madame, il ne faut plus rien taire,
Savez-vous à quel sort nous devons vous soustraire?

MARIE.

Quoi! mon arrêt déja serait-il prononcé?

MORTIMER.

Oui; bientôt même ici vous doit être annoncé
Cet arrêt qui vous perd et qui nous déshonore.
La reine cependant semble hésiter encore;
Et, reprochant aux lois trop de sévérité,
Montre son artifice et non pas sa bonté.

MARIE.

Je l'ai prévu. Sans doute en un cachot funeste
Ils vont de mon destin ensevelir le reste?

MORTIMER.

Ils osent plus encor.

MARIE.

Comment...

MORTIMER.

Oui, c'en est fait.

MARIE.

Le monde pourrait voir un semblable forfait!
A la main des bourreaux ils m'auraient condamnée!
Une tête royale et trois fois couronnée!

MORTIMER.

Ah! puissé-je en douter.

MARIE.

Non, ne le croyez pas.
Le parlement a pu prononcer mon trépas;
Mais la reine peut seule accomplir la sentence,

Et d'un tel coup d'état elle sait l'importance.
Non, je vois en effet ce qu'on a prétendu :
On veut que sur ma tête à jamais suspendu
Le poids d'un jugement sans cesse me menace,
Et de mes partisans épouvante l'audace.
Élisabeth me hait sans doute, et de mes jours
Sa secrète fureur voudrait hâter le cours;
Mais mon sang répandu tacherait sa mémoire :
Et je ne la crains pas; elle aime trop la gloire.

MORTIMER.

Ah madame !

MARIE.

Du moins elle doit redouter
Les périls que mon sang lui pourrait susciter.

MORTIMER.

Qu'espérez-vous !

MARIE.

Quoi donc! doutez-vous que la France
Ne vienne tout entière en demander vengeance ?

MORTIMER.

Madame ! épargnons-lui le soin de vous venger.
Elle-même m'envoie au-devant du danger;
Elle-même et Lorraine et le Dieu qui m'inspire,
M'ordonnent de sauver une reine martyre.
Je ne suis rien par moi, mais je suis tout par eux.
Me dévouer, madame, est tout ce que je veux.
Acceptez les appuis que j'ose vous promettre;
Permettez que nos mains...

MARIE.

Non, je ne puis permettre

Qu'essayant le dessein que vous m'avez soumis,
Vous perdiez sans succès vos imprudents amis.
Jeune homme, oubliez-moi; fuyez, déja peut-être
Burleigh a parmi vous envoyé quelque traître;
Fuyez, s'il en est temps, ce royaume odieux:
Tous ceux qui m'ont servie ont été malheureux.

MORTIMER.

Ah madame! en servant une cause si belle,
Ils ont acquis du moins une gloire immortelle.
D'un semblable destin tout mon cœur est jaloux.
N'est-ce point un bonheur que de mourir pour vous!

MARIE.

Non, de mes ennemis je connais la puissance.
Qui pourrait de leurs yeux tromper la vigilance?

MORTIMER.

Qui? moi-même, madame, et j'ose l'espérer.

MARIE.

Un seul mortel encor pourrait me délivrer.

MORTIMER.

Un seul? Nommez-le-moi.

MARIE.

Leicester.

MORTIMER.

Lui, madame!
Lui, qui de vos malheurs seul a tissu la trame!
Lui, l'ami de la reine, et qui toujours...

MARIE.

C'est lui
Qui seul peut de ce lieu me tirer aujourd'hui.
Allez, cher Mortimer, si toujours votre zèle

A mon malheureux sort ose rester fidèle,
Au comte Leicester livrez votre dessein;
Répandez hardiment vos projets dans son sein;
Et, de peur que de vous il prenne quelque ombrage,
De vos pouvoirs secrets présentez-lui ce gage.
(*Elle lui donne sa bague.*)

MORTIMER.

O reine... expliquez-moi... je ne puis concevoir...

MARIE.

De lui-même bientôt vous pourrez tout savoir.
Qui vient?

ANNA, *accourant.*

Milord Burleigh.

MORTIMER.

Armez-vous d'assurance.

MARIE.

Oui, de la dignité qui sied à l'innocence.

SCÈNE VII.

BURLEIGH, MARIE, PAULET.

BURLEIGH.

Madame, auprès de vous à regret introduit,
L'ordre du tribunal en ce lieu me conduit.
Ministre de rigueur, je remplis non sans peine
Le sévère devoir qui maintenant m'amène;
Mais le salut du trône et l'intérêt des lois
M'ont ôté dès long-temps la liberté du choix.
Il faut donc m'expliquer, et je dois vous apprendre
Un arrêt...

MARIE.

Quel qu'il soit, je ne veux pas l'entendre.
Je ne puis, trahissant mes droits et mon devoir,
Des juges qu'on m'a faits admettre le pouvoir.
Je suis reine, milord, je suis reine étrangère.
On prétend m'asservir aux lois de l'Angleterre;
Mais de ces mêmes lois puissamment protégé
Le moindre citoyen par ses pairs est jugé.
Quels juges, dites-moi, pourrais-je reconnaître?
Où sont mes pairs ici? Les rois seuls peuvent l'être.

BURLEIGH.

Peut-être un tel débat est-il vain désormais.
Vous vous êtes soumise au tribunal...

MARIE.

Jamais.
Et quand même, milord, j'eusse pu m'y soumettre,
Quel équitable arrêt pouvais-je m'en promettre?
Parlez; n'est-ce donc pas ce même parlement
Qui fut de Henri huit le servile instrument,
Que sans cesse on a vu, dans toutes vos annales,
Livrer au souverain ses volontés vénales,
Parler comme se taire, absoudre ou condamner,
Selon l'ordre secret qu'on daignait lui donner;
Et soumettant Dieu même à l'humaine puissance,
Changer sous quatre rois quatre fois de croyance?
Je veux bien toutefois que ce noble sénat
Ne cherche que la gloire et le bien de l'état;
Je veux même de vous croire ce qu'on récite,
Que du royaume seul l'intérêt vous excite,
Que vous servez l'état, votre reine et ses droits,

Fidèle, incorruptible ; on le dit, je le crois ;
Mais ne craignez-vous pas, ministre de la reine,
Que la fidélité trop loin ne vous entraîne ?
Divisés d'intérêt, et de peuple, et de foi,
Osez-vous espérer d'être juste envers moi ?
On sait des deux états la lutte héréditaire.
Je suis reine d'Écosse, et vous lords d'Angleterre.
En jugeant l'Écossaise, Anglais, oublieriez-vous
Quatre siècles de haine élevés entre nous ?
Un jour, hélas ! un jour je me crus destinée,
Je l'avoue, à finir cette haine obstinée ;
Et, comme mon aïeul, Richemond, autrefois
Des deux roses en lui réunissant les droits,
Termina pour jamais vos discordes royales,
J'espérais réunir deux couronnes rivales,
Et voir cette île entière, heureuse désormais,
Goûter sous un seul sceptre une éternelle paix.

BURLEIGH.

Et c'est pour parvenir à ce but salutaire
Qu'on vous voit de discorde agiter cette terre !
Proscrire notre foi, notre reine !..

MARIE.

Arrêtez.
A la justice, à Dieu, milord, vous insultez.
Quand ai-je eu ce dessein ?

BURLEIGH.

Quoi ! pouvez-vous, madame,
Nier de Babington la criminelle trame ?
Et que vous-même, ici, du sein de ce cachot,
N'ayez des meurtriers gouverné le complot ?

Vos propres serviteurs confirment ce langage.

MARIE.

Quoi ! de mes serviteurs on croit le témoignage!
On croit ceux qui n'ont pu déposer contre moi,
Qu'en violant l'honneur, le devoir et la foi!
Mais, quand de ces témoins la voix me déshonore,
Ils vivent l'un et l'autre, ils respirent encore,
Et l'on ne les fait pas comparaître à mes yeux!
Ils n'ont pas devant moi répété leurs aveux!
On ne m'accorde pas un droit si légitime,
Et que la loi chez vous accorde même au crime!
Si du lord chancelier je l'ai bien entendu,
Un bill, au parlement sous ce règne rendu,
Veut, corrigeant des lois la rigueur vengeresse,
Que devant l'accusé l'accusateur paraisse.
Sir Paulet, j'ai toujours estimé votre foi :
N'est-il point parmi vous une semblable loi?

PAULET.

Si vous m'interrogez, je ne saurais le taire ;
Oui, cette loi, madame, existe en Angleterre.

MARIE.

Eh bien ! milord, eh bien ! s'il faut y consentir,
A la loi des Anglais s'il faut m'assujettir,
Pourquoi, me l'imposant lorsqu'elle m'est contraire,
Lorsqu'elle me protége ose-t-on m'y soustraire ?

BURLEIGH.

Madame, on a prouvé que d'autres attentats
Se préparaient...

MARIE.

Milord! vous ne répondez pas.

BURLEIGH.

Que l'Espagne elle-même et son roi fanatique
Nous menaçaient par vous de la foi catholique;
Que vous avez enfin, attestant de vains droits,
Contre nous à la guerre excité tous les rois.

MARIE.

Et quand j'eusse excité tous les rois à la guerre,
Milord? contre tout droit on me tient prisonnière.
Venais-je de ma sœur envahir les états?
Suppliante je vins me jeter dans ses bras;
Je vins, au nom du sang qui coule dans nos veines,
Demander un asyle; et je trouvai des chaînes.
Ai-je envers ce royaume, envers elle, un devoir?
Si de rompre mes fers je concevais l'espoir,
Si contre Élisabeth et contre l'Angleterre
Je pouvais soulever le reste de la terre,
Si j'assemblais ses rois en ma faveur armés,
N'userais-je donc pas du droit des opprimés?
Est-il guerre plus juste et droit plus légitime?

BURLEIGH.

D'un droit si dangereux souvent on est victime.

MARIE.

Il est vrai, je suis faible, et la reine peut tout.
Eh bien! que de sa force elle use jusqu'au bout;
Qu'elle signe ma mort et m'envoie au supplice;
Mais qu'elle cesse au moins d'attester la justice:
Quand de ses passions parle seule la voix,
Qu'elle n'impute rien à l'organe des lois;
Qu'elle ne voile pas d'une sainte apparence
L'orgueil, la cruauté, l'audace, la licence;

Et qu'elle avoue enfin qu'un sénat étranger
Peut me faire périr, et non pas me juger.

SCÈNE VIII.

BURLEIGH, PAULET.

BURLEIGH.

Paulet, elle nous brave, elle sait que la reine,
Prête à signer l'arrêt, flotte encore incertaine;
Voilà ce qui soutient son orgueil insensé !
Quel menaçant adieu ses regards m'ont lancé !
Poursuivons cependant. Sauvons de son audace
La couronne, l'état, la foi qu'elle menace ;
Ministre, anglais, chrétien, c'est un triple devoir.

PAULET.

Oui, que des justes lois éclate le pouvoir.
Mais, entre nous, milord, je puis parler sans feindre;
Bien qu'elle soit coupable, elle a droit de se plaindre ;
Et ces deux témoins....

BURLEIGH.

Non, il n'y faut point penser.
On sait trop quel empire elle peut exercer.
Ils reverraient leur reine, et, changeant de langage
Retireraient bientôt leur premier témoignage.

PAULET.

Ainsi nos ennemis, qui sur nous ont les yeux,
Vont répandre à l'envi mille bruits odieux.

BURLEIGH.

Ah! Paulet, que n'a-t-elle achevé sa carrière,

Avant que de tomber en nos mains prisonnière.

PAULET.

Plût au ciel !

BURLEIGH.

Si du moins, précipitant son sort,
La nature à nos lois eût épargné sa mort !

PAULET.

De quels maux l'Angleterre eût été préservée !

BURLEIGH.

Et pourtant, que sa mort ainsi fût arrivée,
On vous eût imputé d'avoir tranché ses jours.

PAULET.

Je crains ma conscience, et non les vains discours.

BURLEIGH.

D'ailleurs, de ces soupçons qu'eût répandus la haine,
Aurait-on jamais eu quelque preuve certaine ?
Aucune. Moins d'éclat suivait l'événement.

PAULET.

Eh ! qu'importe l'éclat d'un juste châtiment ?

BURLEIGH.

Ah ! que vous jugez mal de l'esprit du vulgaire !
Du juste ou de l'injuste il ne s'informe guère ;
Aux rigueurs du pouvoir avec peine il consent.
Le faible aime sur-tout à blâmer le puissant ;
Ou, quand un roi punit, s'il le souffre en silence,
Dans un sexe plus doux il veut plus de clémence.
La reine a droit de grace, et, maîtresse du choix,
Ne peut laisser de cours à la rigueur des lois.

PAULET.

Marie ainsi.... vivrait ?

BURLEIGH.

Non : elle ne peut vivre.
Non : il faut que la reine ou tombe ou s'en délivre.
Et c'est là sa douleur ! et c'est là le tourment
Qui d'un doute odieux l'assiège incessamment,
Qui, le jour et la nuit, la poursuit, l'inquiète.
On voit dans tous ses traits sa souffrance secrète.
Elle craint de parler, et sa bouche se tait ;
Mais je lis dans ses yeux, et son regard muet
Semble dire : Ai-je encore un serviteur fidèle
Qui m'arrache à la peine également cruelle,
Ou de livrer mon peuple à des malheurs nouveaux,
Ou de livrer mon sang à la main des bourreaux ?

PAULET.

A ce soin douloureux nul ne peut la soustraire ;
Nul n'y peut rien changer.

BURLEIGH.

Elle croit le contraire,
Si, prompts à découvrir ses secrètes douleurs,
La reine en son royaume avait des serviteurs....
Attentifs....

PAULET, *à part.*

Attentifs !

BURLEIGH.

Dont le secret courage
Sût d'un ordre tacite entendre le langage...

PAULET, *à part.*

Ciel !

BURLEIGH.

Qui, lorsque le crime à leurs mains est livré

Ne le gardassent pas comme un trésor sacré.

PAULET.

La gloire de ma reine et si belle et si pure,
Son auguste renom sans tache et sans souillure
Est sans doute un trésor qu'on ne peut hasarder,
Et que ses serviteurs ne sauraient trop garder.

BURLEIGH.

Quand la reine en vos mains livra ce ministère,
On pensait....

PAULET.

On pensait, ou du moins je l'espère,
Qu'en de plus pures mains ne pouvait être mis
Le dépôt que la reine à ma garde a commis.
Laissez-moi croire encor que ma noble maîtresse
Compta sur mon honneur, et non sur ma bassesse.

BURLEIGH.

Le véritable honneur ne connaît qu'une loi;
Et c'est d'être fidèle à l'état plus qu'à soi.
Aux vulgaires regards ce qui paraît un crime,
Vu d'un regard plus haut, souvent est légitime.
Paulet, la politique a ses vertus à part.
Du moins vous permettrez, en épargnant Stuart,
Que, s'il le faut....

PAULET.

Milord! ma demeure est sacrée.
Jamais un meurtrier n'en touchera l'entrée.
Tant que Stuart ici verra couler ses jours,
Un meurtrier jamais ne tranchera leur cours.
Vous êtes établis pour prononcer sur elle;
Prononcez: obtenez sa sentence mortelle;

Et lorsqu'à l'échafaud il lui faudra marcher,
Sa sentence à la main, qu'on vienne la chercher ;
Mes portes s'ouvriront. Mais, commise à ma garde,
Ce soin plus que jamais jusque-là me regarde ;
Et, d'un double devoir également jaloux,
Je vous répondrai d'elle, et lui réponds de vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEICESTER, PAULET, MORTIMER, SEYMOUR, PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA SUITE D'ÉLISABETH, *dans le fond de la scène.*

LEICESTER *à Paulet.*

Oui, la reine elle-même arrive avec sa suite.
Jusqu'à Fotheringay par la chasse conduite,
Elle veut un moment chez vous se reposer.
Vous, pour la recevoir faites tout disposer,
Et, dans l'empressement d'un serviteur fidèle,
Vers la forêt prochaine allez au-devant d'elle.
Allez.

(*Paulet et les seigneurs sortent.*)

J'ai triomphé. Tout succède à mes vœux.
Cher Seymour, doutes-tu qu'arrivée en ces lieux
A voir sa prisonnière enfin je ne l'entraîne?
Dispose cependant la garde de la reine;
Et, non loin de ce lieu, qu'attentif et discret
Ton zèle au moindre avis se tienne toujours prêt.

SEYMOUR.

Milord, je vous dois tout, mes biens, mon rang, ma vie:
Comptez sur moi.

LEICESTER.

J'y compte.

SCÈNE II.

LEICESTER, MORTIMER.

MORTIMER.

Il est seul.

LEICESTER.

O Marie!
Ce jour peut mettre un terme à ta longue prison.
Leicester est ici.

MORTIMER.

Milord.

LEICESTER.

Que me veut-on?
Quoi! c'est vous, Mortimer.

MORTIMER.

Après cinq ans d'absence,
Mes traits....

LEICESTER.

Vous en ce lieu! vous, revenu de France!

MORTIMER.

Depuis sept jours.

LEICESTER.

D'où vient ce regard inquiet?

MORTIMER.

Nous sommes seuls ici.

LEICESTER.

Pourquoi tant de secret?

MORTIMER.

Nous en avons besoin.

LEICESTER.

Que me voulez-vous dire?

MORTIMER.

Une reine captive en ce château respire.

LEICESTER.

Eh bien!

MORTIMER.

Puis-je à vos yeux sans crainte me livrer?

LEICESTER.

Mais sans crainte à mon tour puis-je en vous m'assurer?

MORTIMER.

Croyez-en cette bague, et celle qui m'envoie.

LEICESTER.

Parlez bas, Mortimer; gardez qu'on ne vous voie.
Quoi! Marie elle-même!

MORTIMER.

Elle m'adresse à vous.
Elle veut que son sort se décide entre nous.
Seul, je puis en ce lieu près d'elle m'introduire,
Et de tous vos desseins je suis prêt à l'instruire.
Mais, milord, je m'étonne, et je ne comprends pas
Comment ce Leicester, ardent à son trépas,
Ce puissant favori, son oppresseur, son juge,
Est celui que Marie a choisi pour refuge.

LEICESTER.

Mortimer.... Mais d'abord, parlez, quel intérêt
A suivre son parti vous excite en secret ?

MORTIMER.

Quel intérêt, milord, dans son parti m'entraîne ?
Celui que prend la France à son ancienne reine,
Celui du roi son frère, et des princes lorrains,
Qui daignent confier son salut à mes mains :
Quel intérêt ? celui de la foi catholique
Qui rejette du trône une reine hérétique,
De cette ardente foi qui brûle dans mon sein,
Et fit naître, et nourrit, et guide mon dessein :
Quel intérêt ? celui de ma chère patrie
Par une usurpatrice indignement flétrie ;
Celui de tant d'amis, de tant de jeunes cœurs,
De Marie en secret généreux défenseurs,
Qui ne veulent, pour prix d'un dévoûment fidèle,
Que vivre, que combattre et que mourir pour elle.
Eh ! quel homme si faible, à son céleste aspect,
Ne sentirait, frappé d'amour et de respect,
L'impérieux besoin de dévouer sa vie
A la religion pour qui souffre Marie !
Voilà quel intérêt m'excite et me conduit.

LEICESTER.

Donnez-moi votre main. Déja j'étais instruit
Que vous avez de Rome embrassé la croyance.
Pardonnez, Mortimer, un peu de défiance ;
En cette cour jalouse, entouré d'ennemis,
Quelque soupçon d'abord a pu m'être permis ;
Mais je puis désormais dépouiller toute feinte :

A l'ami de Stuart je me livre sans crainte.
Ma conduite présente étonne vos esprits,
Et d'un tel changement vous paraissez surpris.
Non, non, je ne suis point ennemi de la reine ;
Non, pour elle jamais je n'ai senti de haine ;
Et même, ainsi que tous, vous avez pu savoir
Que son hymen un jour a tenté mon espoir.
Je l'aimai, Mortimer ; que dis-je ? éloigné d'elle,
Mon cœur en cette cour lui fut long-temps fidèle.
Mais quel homme toujours peut répondre de soi !
Par les événements entraîné malgré moi,
L'éclat d'Élisabeth, la faveur, la puissance
Ont vers un autre but tourné mon espérance.
Vous ne connaissez pas, ignorez-le toujours,
Quelles séductions habitent dans les cours ;
Vous ne connaissez pas l'influence inouie
Qu'exerce Élisabeth sur sa cour éblouie ;
L'amour et le respect qu'elle commande à tous,
Les princes subjugués, les rois à ses genoux,
Des courtisans muets la craintive contrainte ;
Eh bien, tout cet éclat, ces respects, cette crainte,
La fière Élisabeth s'en parait à mes yeux,
D'un monde adorateur me reportait les vœux,
Soumettait à moi seul toutes les renommées ;
Souverain de sa cour et chef de ses armées,
Jeune, et, je l'avouerai, peut-être ambitieux,
Comment d'un tel combat sortir victorieux ?
Avec tout l'univers je fus soumis moi-même.
Marie en vain de loin m'offrait un diadême ;
Je vis alors, je vis avec plus de froideur

Sa beauté, sa jeunesse et même sa grandeur;
Et d'un plus haut hymen caressant la chimère,
J'élevai mes regards au trône d'Angleterre.

MORTIMER.

Jusques à ce moment j'avais même pensé
Qu'au trône votre espoir n'avait pas renoncé.
Chaque pas en effet semblait vous y conduire.

LEICESTER.

Long-temps cette apparence a trop su me séduire.
Et maintenant enfin, après dix ans perdus,
Après dix ans amers de respects assidus,
De pénibles devoirs, d'une dure contrainte...
Ah! Mortimer, il faut que je parle sans feinte,
Il faut qu'à vos regards, de chagrins consumé,
Je soulage mon cœur trop long-temps comprimé.
On me croyait heureux! on enviait ma vie!
Ah! si l'on connaissait le sort que l'on m'envie,
Depuis que, poursuivant de trompeuses lueurs,
Je me suis laissé prendre à l'appât des grandeurs!
Livré par ma fortune à la haine publique,
Esclave d'une femme altière et despotique,
Soumis à son caprice, et jouet incertain
Tantôt de son amour, tantôt de son dédain;
Outragé, soupçonné, persécuté sans cesse
Par sa sévérité comme par sa tendresse;
Ah Dieu! jusqu'à ce jour ai-je pu le souffrir!
Et quand je touche au but qu'elle semblait m'offrir,
Prêt à cueillir le fruit de dix ans de constance,
Je vois en d'autres mains passer ma récompense;
Un autre devant moi l'emporte, et Médicis

Au trône des Anglais met son troisième fils!

MORTIMER.

J'entends. Quand de vos vœux Élisabeth se joue,
Quand, au vent de la cour, votre fortune échoue,
Cherchant quelque débris qui vous conduise au port,
Vous voulez à Stuart rattacher votre sort.
Un trône vous échappe, il vous en faut un autre;
Et je comprends, milord, quel amour est le vôtre.

LEICESTER.

Certes, si de ces murs je la sauve une fois,
Je puis au trône anglais faire valoir ses droits.
Élisabeth en vain me dédaigne et m'offense;
J'ai du pouvoir peut-être, et plus que l'on ne pense.
Mais quels que soient enfin mon espoir et mes vœux,
Vers Marie en effet j'ai reporté les yeux.
Si j'ai pu la trahir dans les temps de sa gloire,
Du fond de sa prison, trop chère à ma mémoire
L'image de Marie avec tous ses attraits
Vint se montrer à moi plus belle que jamais.
La pitié l'entourait encor de plus doux charmes;
Je plaignis ses beaux jours écoulés dans les larmes;
Et, par son malheur même à mon amour rendu,
Je sentis quel trésor mon cœur avait perdu.
D'un œil épouvanté je mesurai l'abyme
Où tombait sans secours cette tendre victime.
Alors s'éveille en moi l'espoir de la sauver.
Au trépas qui l'attend je saurai l'enlever.
J'ai su déja, j'ai su par une main fidèle
Lui transmettre l'espoir que je fonde sur elle;
Et Marie, acceptant mes secours et ma foi,

Permet que, la sauvant, je la sauve pour moi.

MORTIMER.

Pour vous ! Entre vos mains elle mettrait sa vie !
Pour vous ! Et c'est ainsi que vous l'avez servie !
Pourquoi vous a-t-on vu presser son jugement ?
Comment est-il scellé de votre assentiment ?
Vous-même avez des pairs consacré l'injustice :
En se livrant à vous elle marche au supplice ;
La sentence est rendue.

LEICESTER.

Ah ! ne m'accusez pas ;
J'ai dû dans le conseil souscrire à son trépas.
En faveur de Stuart ma voix seule élevée
Du fatal jugement ne l'aurait pas sauvée ;
Et je perdais ainsi l'ascendant qu'en secret
J'emploie à la soustraire à l'homicide arrêt.
J'ai dû craindre Burleigh, ses soupçons et sa haine.
Mais j'agis cependant sur l'esprit de la reine.
Croyez-vous aujourd'hui qu'un hasard incertain
Ait dirigé ses pas vers ce château lointain ?
De Leicester ici reconnaissez l'ouvrage.
J'ai moi-même à la reine inspiré ce voyage.
J'ai choisi pour la suivre entre ses courtisans
Des seigneurs, de Marie en secret partisans,
Seymour, de mes desseins discret dépositaire,
Murray, sur-tout Melvil, cet Écossais austère,
De qui l'âge et le rang et la haute vertu
En faveur de Marie ont toujours combattu.
Bien qu'il soit Écossais et suive l'ancien culte,
Élisabeth l'estime et souvent le consulte,

D'autant mieux écouté, que ce noble vieillard
A loin d'elle deux fois écarté le poignard.

MORTIMER.

Mais que prétendez-vous?

LEICESTER.

Faut-il donc vous le dire?
Une fois arrivée où j'ai dû la conduire,
A voir Marie enfin je saurai l'entraîner.
Elle se flatte en vain et croit me dominer,
Sur son esprit altier je connais mon empire;
Et pour nous en secret elle-même conspire.

MORTIMER.

Comment?

LEICESTER.

Sans s'en douter elle agit devant moi.
Je lis dans ses desseins, je les sais, je les voi.
De Stuart dans les fers, sur le trône envieuse
La reine est de la voir en secret curieuse;
Et, malgré l'apparence, elle n'ignore pas
Pourquoi vers ce château j'ai détourné ses pas.
Elle hésite, elle n'ose, elle unit dans son ame
L'audacieux despote et la timide femme;
A mes vœux, non aux siens, elle feint de céder,
Et ce qu'elle a voulu semble me l'accorder.

MORTIMER.

D'un pareil entretien que devons-nous attendre?

LEICESTER.

Qu'à l'attrait de Marie elle pourra se rendre;
Ou du moins désormais, sans se déshonorer,
A la rigueur des lois ne pourra la livrer.

Je tends à sa clémence un piége inévitable.
L'aspect du souverain porte grace au coupable.

MORTIMER.

Si l'entrevue enfin ne laisse dans son cœur
Que d'un orgueil jaloux l'inflexible rigueur;
Que ferez-vous?

LEICESTER.

Alors nous trouverons peut-être
Des moyens plus puissants qu'on vous fera connaître.

MORTIMER.

Ces moyens sont trouvés.

LEICESTER.

Quoi!

MORTIMER.

J'attends votre appui.

LEICESTER.

Que dites-vous? Stuart...

MORTIMER.

Je la sauve aujourd'hui.

LEICESTER.

O ciel! vous m'effrayez, vous voulez...

MORTIMER.

Oui, sans doute;
M'ouvrir jusques vers elle une sanglante route.
Mes amis sont tout prêts.

LEICESTER.

Vous avez des amis,
Confidents du secret à votre foi commis?

MORTIMER.

Et qui tous ont juré de mourir pour leur reine.

LEICESTER.

Malheureux ! dans quel gouffre avec eux il m'entraîne!
Vous avez des amis qui savent mon secret ?

MORTIMER.

Ne craignez rien ; sans vous j'ai conçu ce projet ;
Et j'eusse encor, sans vous, accompli l'entreprise,
Si l'on n'eût commandé qu'elle vous fût soumise.

LEICESTER.

Ainsi, quand vous formiez ce complot hasardeux,
Mon nom n'a pas été prononcé devant eux ?

MORTIMER.

Non, non ; mais quel discours ? quoi ! vous aimez Marie,
Quoi ! vous gagnez un trône en lui sauvant la vie,
Et quand, pour la soustraire à son prochain trépas,
Des amis imprévus vous proposent leurs bras,
Vous témoignez du trouble et non pas de la joie!

LEICESTER.

Suivons, pour la sauver, une plus sûre voie.
La hâte est dangereuse.

MORTIMER.

Et la lenteur l'est plus.

LEICESTER.

C'est chercher follement des hasards superflus.

MORTIMER.

Vous voulez son hymen, mais nous, sa délivrance.

LEICESTER.

Vous montrez trop d'ardeur.

MORTIMER.

Et vous, trop de prudence.

LEICESTER.

Je vois tous les périls.

MORTIMER.

Moi, je sais les braver.

LEICESTER.

On peut se perdre ainsi.

MORTIMER.

Mais on peut la sauver.

LEICESTER.

Norfolk la sauva-t-il par un semblable zèle?

MORTIMER.

Il a montré du moins qu'il était digne d'elle.

LEICESTER.

Ce n'est pas en mourant que l'on peut la servir.

MORTIMER.

La servirons-nous mieux en craignant de mourir?

LEICESTER.

Jeune homme!.. où vous entraîne un aveugle délire?
En quels lieux êtes-vous? voyez; qu'osez-vous dire?
Des trames! des complots! savez-vous qu'en ces lieux
Partout autour de nous sont d'innombrables yeux?
Connaissez-vous la reine et sa toute-puissance?
Savez-vous que l'on tremble à sa seule présence?
Qu'il n'est pas de complot d'ombres environné
Que son œil pénétrant n'ait d'abord deviné?
On vient. Nous nous verrons. Contenez ce courage.
Hâtez-vous. Composez votre air, votre visage;
Et gardez que ce front, malgré vous indiscret,
Aux regards attentifs ne dise mon secret.

SCÈNE III.

LEICESTER, MELVIL, ÉLISABETH, BURLEIGH, PAULET, MORTIMER, DAMES D'HONNEUR, COURTISANS, PAGES, etc.

BURLEIGH.

Madame, pardonnez si je puis vous déplaire:
En quel lieu venez-vous? et qu'y venez-vous faire?
Quel courtisan perfide, en un moment pareil,
A mis dans votre sein un semblable conseil?
Voulez-vous à Marie accorder votre vue
Quand la mort sur sa tête est déja suspendue?
Vous n'acheverez pas; je n'y puis consentir.
Non, non, quelque pitié que vous puissiez sentir,
Croyez-en un sujet depuis trente ans fidèle,
L'intérêt de l'état doit parler plus haut qu'elle.
Marie est condamnée, elle appartient aux loix.

ÉLISABETH.

Qui vous dit qu'en ce lieu me conduise mon choix?
Que je vienne la voir; que, moins que vous sevère,
Je veuille de sa lettre écouter la prière?
Toutefois, en lisant sa plainte et ses malheurs,
L'avoûrai-je! mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Voilà donc le séjour de la triste Marie!
Celle que la fortune a d'abord tant chérie,
Qui du trône de France avait le cœur si vain,
Qui croyait réunir trois sceptres en sa main,

Dans quel abaissement elle est précipitée !
Jusqu'au fond de mon cœur je me sens attristée,
Quand je songe au néant des fragiles grandeurs,
Que je vois le destin éteindre nos splendeurs,
Et les terribles coups que sa justice apprête,
Tomber sur ma maison, et si près de ma tête.

MELVIL.

Reine, la voix de Dieu vous parle en ce moment.
Suivez de votre cœur ce secret mouvement ;
Faites paraître aux yeux de votre prisonnière,
Dans la nuit du cachot, un ange de lumière.
Vainement, si près d'elle, on arrête vos pas;
Vainement, quand votre ame abjure son trépas,
L'adroite flatterie avec un front austère
Vous en rend responsable à toute l'Angleterre :
Déclarez que le sang à vos yeux fait horreur,
Que vous voulez sauver les jours de votre sœur ;
Montrez enfin, montrez, hautement équitable,
Au conseiller sinistre un courroux véritable,
Madame, et vous verrez disparaître à l'instant
Cette nécessité dont on vous parle tant.
La justice soudain changera de langage.
Mais ne croyez que vous. Achevez votre ouvrage :
Allez voir votre sœur. Hélas ! vos yeux jamais
De son visage encor n'ont aperçu les traits ;
Rien ne parle en faveur d'une femme inconnue ;
Vous aurez pardonné lorsque vous l'aurez vue.
Je la confie au cœur de votre majesté.
Le ciel à votre sexe a donné la bonté ;
Que ce royaume heureux s'aperçoive, madame,

Que la main qui le guide est celle d'une femme.
Lorsque ses fondateurs autrefois ont permis
Que le sceptre des rois aux reines fût commis,
Sans doute ils ont voulu, j'en crois mon espérance,
A côté du pouvoir faire asseoir la clémence.

ÉLISABETH.

Il suffit. Je voudrais remplir tout votre espoir.
L'Angleterre m'impose un sévère devoir.
Je tâcherai d'unir, si Dieu ne m'abandonne,
Les droits de la clémence et ceux de ma couronne:
Les plus justes pour moi seront les plus sacrés.
Qu'on me laisse un instant. Leicester, demeurez.

SCÈNE IV.

LEICESTER, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Vous paraissiez rêveur.

LEICESTER.

Moi!

ÉLISABETH.

Vous, comte.

LEICESTER.

Peut-être,
Madame, ai-je en effet quelque sujet de l'être.

ÉLISABETH.

Que dites-vous!

LEICESTER.

Hélas!

ÉLISABETH.

Pourquoi soupirez-vous?

LEICESTER.

Vous me le demandez, quand bientôt un époux
Au cœur d'Élisabeth doit occuper ma place,
Que d'un si long respect le souvenir s'efface,
Que l'heureux duc d'Anjou, succédant à mes droits,
Va près de vous s'asseoir au trône de nos rois!

ÉLISABETH.

Je pourrais, comme amie, entendre ce langage,
Et gémir d'un hymen où mon peuple m'engage,
Si, forcée à contraindre un sentiment trop doux,
Je n'avais, comme reine, à me plaindre de vous.

LEICESTER.

De moi!

ÉLISABETH.

Dans quel séjour m'avez-vous entraînée?
Comment, sans le vouloir, m'y trouvé-je amenée?
Quel est votre dessein? qu'avez-vous prétendu?
Ce que m'a dit Burleigh, vous l'avez entendu?
Bientôt toute la cour va percer ce mystère;
Bientôt mes ennemis vont dire à l'Angleterre
Que sa reine, en un lieu dont tout dut l'écarter,
Au malheur d'une reine est venue insulter.
Est-ce ainsi qu'un sujet de ma gloire se joue?

LEICESTER.

Madame, avec franchise il faut que je l'avoue,
Oui, je forçai vos vœux, oui, j'entraînai vos pas,
Oui, moi seul j'ai tout fait: je ne m'en défends pas.
Punissez un dessein qui vous serait contraire;

Mais s'il peut être utile, ou plutôt nécessaire,
Si tous vos intérêts paraissent l'approuver,
Ne le punissez pas, et daignez l'achever.
L'Europe en ce moment vous regarde attentive.
Quand la hache des lois attend votre captive,
Vous devez vous défendre au moins de leur rigueur,
Montrer que vers Marie inclinait votre cœur,
Qu'à la plaindre en secret la pitié vous entraîne,
Qu'enfin vous êtes sœur en même temps que reine.

ÉLISABETH.

C'est lui porter sa grace, et je n'y puis songer.

LEICESTER.

Eh! madame, au pardon qui vous veut obliger?
Loin que sa grace ainsi vous puisse être ravie,
En pouvez-vous donc moins disposer de sa vie?
A Londres, dans ces murs, en public, en secret,
D'autant plus libre alors d'accomplir son arrêt,
Que la démarche même où je veux vous résoudre
De la rigueur des lois invite à vous absoudre.
Que dis-je? que Stuart, captive pour toujours,
Doive à votre pitié de misérables jours,
En serait-elle moins sous le glaive courbée?
Et pourquoi la frapper? n'est-elle pas tombée?
Ce lieu ne tient-il pas son sort enseveli?
La véritable mort pour elle, c'est l'oubli.
Craignez que, l'entourant d'une pitié nouvelle,
Un dangereux éclat au jour ne la rappelle.
Vous connaissez le peuple: il est accoutumé
A s'unir au parti qui lui semble opprimé;
Il aime en son triomphe à troubler la puissance;

Le malheur à ses yeux devient de l'innocence.
Vous le dirai-je enfin avec sincérité ?
Dans une femme on blâme une stricte équité ;
Et l'on croit peu sur-tout qu'elle soit légitime,
Alors qu'une autre femme en tombe la victime.

ÉLISABETH.

Peuple injuste en effet ! téméraires discours
Dont il ose juger la conduite des cours !
Moi ! d'un jaloux dépit je poursuis donc Marie !
J'ai donc quelque sujet de lui porter envie !
Certes, quand votre voix pour sa cause combat,
Quand, du milieu des fers, sous le sort qui l'abat,
Elle lutte avec moi d'audace et de puissance,
Et jusques dans ma cour étend son influence,
Peut-être avec raison, jalouse de son art,
Je puis porter envie à l'heureuse Stuart.
A surpasser les rois quand j'applique mon ame,
Elle n'a point tenté d'être plus qu'une femme ;
Elle s'est tout permis, et n'a rien respecté
Des sévères devoirs que suit la royauté :
Du monde cependant elle obtient les suffrages ;
Elle séduit, on l'aime, on l'entoure d'hommages :
J'entends, moi-même enfin j'ai honte à l'avouer,
Mes propres courtisans devant moi la louer.
Pleine de tant d'orgueil, quel triomphe pour elle !

LEICESTER.

Osez donc l'en punir. L'occasion est belle,
Madame ; et, contentant ce desir curieux
Qui, même à votre insu, vous amène en ces lieux,
Venez, à votre aspect que tant d'éclat décore,

Voir tomber cet orgueil qui la soutient encore:
C'est assez la punir que paraître à ses yeux;
Pour elle le trépas serait moins odieux
Que l'aspect de ce front où la beauté rayonne,
Que pare la vertu, que la gloire environne.
Oh! si dans sa prison j'eusse entraîné vos pas,
Il m'eût été bien doux, je ne m'en défends pas,
De vous placer brillante à côté de Marie,
D'opposer votre éclat à sa beauté flétrie,
De voir votre triomphe, et dans ses yeux confus
L'aveu de ses attraits par les vôtres vaincus.
Votre présence ainsi, tant de fois demandée,
Pour son supplice encor lui serait accordée.

ÉLISABETH.

Leicester, sur mon cœur quel est votre pouvoir!
Mais Burleigh a raison; je ne dois pas la voir.

LEICESTER.

Burleigh... sans doute il songe au bien de cet empire;
Mais est-il donc le seul que votre gloire inspire?
N'êtes-vous rien vous-même? et ce point délicat
Doit-il être réglé par la raison d'état?
D'ailleurs, cette démarche et noble et politique
Peut vous concilier l'opinion publique;
Et, quand l'opinion ne l'approuverait pas,
On ne croira jamais, après ce premier pas,
Qu'au séjour de Marie en secret entraînée,
Vous soyez, sans la voir, à Londres retournée.

ÉLISABETH.

Mais la voir, Leicester, serait lui pardonner?

LEICESTER.

C'est à votre cœur seul à vous déterminer.

ÉLISABETH.

Sais-je ce que je veux? sais-je ce que m'ordonne
Mon repos, mon salut, celui de ma couronne?
Et convient-il enfin qu'au fond d'une prison
Je contemple le deuil de ma propre maison?

LEICESTER.

Non, votre ame est trop belle, elle est trop généreuse:
Non, ne la voyez pas dans sa tour ténébreuse.
Qu'on ouvre le château; que Marie à son gré
Parcoure les jardins dont il est entouré.
Là, vous pourrez la voir; et là, sans que personne
D'avoir cherché sa vue en effet vous soupçonne,
Vos pas comme au hasard rencontreront les siens;
Seul je serai présent à tous vos entretiens.
Ah! j'ai lu dans vos yeux, compris votre pensée,
Entendu le desir dont votre ame est pressée.
Achevez: un seul mot, elle est à vos genoux.

ÉLISABETH.

Eh bien! vous le voulez? je m'abandonne à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, ANNA.

ANNA.

Modérez de vos pas l'empressement extrême.
Je ne vous connais plus; revenez à vous-même.
Où courez-vous, madame?

MARIE.

Ah! laisse-moi jouir
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.
Laisse mes libres pas errer à l'aventure.
Je voudrais m'emparer de toute la nature.
Combien le jour est pur! que le ciel est serein!
Ne sommeillé-je pas? n'est-ce qu'un songe vain?
A mon cachot obscur suis-je en effet ravie?
Suis-je de mon tombeau remontée à la vie?
Ah! d'un air libre et pur laisse-moi m'enivrer.

ANNA.

Madame, où votre esprit se va-t-il égarer?
Hélas! la liberté ne vous est pas rendue;
La prison seulement s'ouvre plus étendue.

MARIE.

Eh bien, épargne-moi de trop barbares soins ;
Et si ce n'est qu'un songe, ah ! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux ?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense ?
C'est là qu'est mon pays ; là l'Écosse commence.
Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du nord, ils volent vers la France.
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance !
Saluez ces doux bords qui me furent si chers !
Hélas ! en liberté vous traversez les airs.

ANNA.

Madame !

MARIE.

Je ne sais, mais de ma délivrance
En revoyant le ciel j'ai repris l'espérance.

ANNA.

Dans votre aveuglement, vous n'apercevez pas
Que de loin en secret on surveille vos pas.

MARIE.

Non, ce n'est pas en vain, mon cœur me le présage ;
Que de la liberté l'on me rend quelque usage.
Crois-moi, ma chère Anna, cette simple faveur
Me mène par degrés vers un plus grand bonheur,
J'y sens de Leicester la main puissante et chère.
Ma prison chaque jour deviendra moins sévère,

Ma liberté plus grande et mes liens plus doux,
Jusqu'au jour où lui-même il doit les rompre tous.

ANNA.

Je voudrais l'espérer; mais j'ai peine à comprendre
Qu'après l'arrêt fatal qu'on vient de nous apprendre,
Libre....

MARIE.

Entends-tu ces sons et ces lointaines voix
Dont la chasse bruyante a rempli tous les bois ?
Anna, les entends-tu ? Que ne puis-je sans guide
M'élancer tout-à-coup sur un coursier rapide !
Que ne suis-je emportée à-travers les forêts!
Ces sons tristes et doux ont ému mes regrets ;
Ils m'ont soudain rendue aux monts de ma patrie.

SCÈNE II.

PAULET, MARIE, ANNA.

PAULET.

Eh! bien, madame, enfin votre attente est remplie.
Avec empressement je dois vous annoncer
Une insigne faveur où vous n'osiez penser.

MARIE.

Comment !

PAULET.

Entendez-vous dans la forêt prochaine
Ces sons ?

MARIE.

Vous m'effrayez.

PAULET.

C'est la reine.

MARIE.

La reine !

PAULET.

Vous la verrez : vos vœux sont enfin exaucés.

ANNA.

Que faites-vous, madame ? Eh quoi ! vous pâlissez.

PAULET.

N'avez-vous pas vous-même imploré sa présence ?
Rassemblez maintenant toute votre éloquence ;
Vous en aurez besoin.

MARIE.

Je ne puis, sauvez-moi;
Je sens mon cœur saisi d'un invincible effroi.
Contre elle désormais où trouver un refuge ?
Rentrons.

PAULET.

Restez, madame ; attendez votre juge.

SCÈNE III.

PAULET, MELVIL, MARIE, ANNA.

MELVIL.

Madame !

MARIE.

Vous, Melvil ? Me trompé-je ? c'est vous !

MELVIL.

Reine, permettez-moi d'embrasser vos genoux.

MARIE.

Votre aspect me remplit et de trouble et de joie.

MELVIL.

En quel temps, en quel lieu faut-il que je vous voie!

MARIE.

Élisabeth enfin prend donc pitié de moi!

MELVIL.

J'ose le croire.

MARIE.

Ami, dont la constante foi
Au milieu de sa cour me demeure fidèle,
Vous que mon intérêt seul arrête auprès d'elle,
Parlez, qu'apportez-vous ?

MELVIL.

Partagez mon espoir.

MARIE.

Quoi !

MELVIL.

La reine est ici.

MARIE.

Je ne veux pas la voir.

MELVIL.

J'ai dû vous avertir, de peur que sa présence
Ne surprît tout-à-coup votre ame sans défense.

MARIE.

Souvent cette entrevue occupa mon esprit;
Dans ma triste prison souvent je me suis dit
Les discours qu'à ma sœur je devais faire entendre;
J'empruntais à ma voix son accent le plus tendre ;
Je savais dans mon cœur émouvoir sa pitié ;

Mais elle va paraître, et tout est oublié.
Je ne retrouve en moi que haine, que vengeance,
Que souvenirs amers de ma longue souffrance.
Tous mes doux sentiments m'échappent à-la-fois.

MELVIL.

Grand Dieu! que dites-vous ?

MARIE.

Melvil, je l'aperçois ;
Vainement aujourd'hui ma prison s'est rouverte.
Avec cet entretien j'ai demandé ma perte.
Non, jamais, en effet, nous ne devions nous voir ;
Et d'unir nos deux cœurs rien n'aura le pouvoir.
Non, trop profondément cette ame fut blessée ;
J'ai trop souffert.

MELVIL.

Quittez cette dure pensée.
Oubliez tous les maux que vous avez soufferts ;
Ne songez qu'à l'instant qui peut briser vos fers.
Aux mains d'Élisabeth est la toute-puissance.
N'invoquez pas vos droits, invoquez sa clémence ;
Votre sort, votre vie en dépend désormais.
Madame, abaissons-nous.

MARIE.

Devant elle! jamais.

MELVIL.

En entrant dans ce lieu son ame s'est émue ;
De véritables pleurs obscurcissaient sa vue.

MARIE.

Elle vient, et Burleigh sans doute vient aussi !

MELVIL.

Le comte Leicester seul l'accompagne ici.

MARIE.

Leicester l'accompagne !

MELVIL.

Ou plutôt il l'amène.

MARIE.

Ah ! je le savais bien !

MELVIL.

Comment !

PAULET.

Voici la reine.

SCÈNE IV.

PAULET, MELVIL, ÉLISABETH, LEICESTER, MARIE, ANNA, SUITE D'ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *à un officier.*

Oui, je partirai seule, et je veux éviter
La foule sur mes pas ardente à se porter.
Allez, et que ma suite à Londres me devance.
(*Elle s'adresse à Melvil, et attache ses yeux sur Marie.*)
Ce peuple en son amour a trop de véhémence.
De trop d'idolâtrie il suit ses souverains;
On honore ainsi Dieu, mais non pas les humains.

MARIE, (*appuyée sur Anna, elle se relève à ces derniers mots; et ses regards rencontrant le regard fixe d'Élisabeth, elle tressaille, et se rejette avec terreur sur le sein d'Anna.*)

Ah ! ce regard glacé m'a peint toute son ame.

ANNA, *bas.*

Sachez vous contenir.

MELVIL, *à part.*

Dieu !

ÉLISABETH.

Quelle est cette femme ?

(*Il se fait un moment de silence.*)

Vous ne répondez pas ?

LEICESTER.

Ces murs devant vos yeux
Parlent au lieu de nous et vous répondent mieux.

ÉLISABETH.

Qu'entends-je ? on aurait pu... Quel est le téméraire ?

LEICESTER.

Madame, il n'est plus temps de vous montrer sévère ;
Et puisqu'enfin le sort amène ici vos pas,
Au vœu de votre cœur ne vous dérobez pas.

MELVIL.

Oui, Dieu dans ce séjour vous a seul amenée.
Tournez, tournez les yeux vers cette infortunée
Prête à s'évanouir à votre auguste aspect.

(*Marie rassemble ses forces pour marcher vers Élisabeth ; mais elle s'arrête toute tremblante à moitié chemin. Ses traits laissent voir le combat violent de son ame.*)

ÉLISABETH.

Eh quoi ! qui me parlait de remords, de respect ?
Je ne vois qu'une femme audacieuse et fière
Que son abaissement rend encor plus altière.

MARIE.

Eh bien! il faut se rendre, et je veux m'y forcer.
A ce dernier opprobre il me faut abaisser.
Fuis, impuissant orgueil de mon ame trop vaine;
Allons à ses genoux prosterner une reine;
Allons, sans souvenir des maux que j'ai soufferts,
M'incliner devant celle à qui je dois mes fers.
Le ciel a prononcé, ma sœur, et je dois croire
Qu'il vous a justement accordé la victoire;
Ses décrets à nos yeux cachent leur profondeur,
Et j'adore la main qui fit votre grandeur.
Mais suivez maintenant votre ame généreuse,
Reine, ne laissez pas votre sœur malheureuse,
Tremblante à vos genoux vous supplier en vain;
Et, pour la relever, tendez-lui votre main.

ÉLISABETH.

Le ciel, juste entre nous, vous met à votre place.
Soustraite à vos fureurs, je dois lui rendre grace
De n'avoir pas permis que, subissant vos lois,
On me vît à vos pieds, comme aux miens je vous vois.

MARIE.

Songez aux changements des fortunes humaines.
Souvent il n'est qu'un pas du trône dans les chaînes.
Vous fûtes malheureuse et prisonnière un jour:
Craignez du sort vengeur le sévère retour.
Un Dieu réside au ciel, qui punit l'arrogance.
Redoutez-le ce dieu, dont la toute-puissance
Devant ces nobles lords me courbe à vos genoux;
En m'honorant enfin vous-même honorez-vous,

Et ne profanez pas la gloire de deux reines,
Et le sang des Tudor qui coule dans nos veines.
Je n'ai plus qu'un espoir. Le salut de mes jours
Peut-être en ce moment dépend de mes discours.
Que ce cœur ne soit pas comme un roc insensible
Qu'en fuyant le naufrage on trouve inaccessible.
Tant que d'un œil sur moi sévèrement fixé
Tombera ce regard immobile et glacé,
Comment pour vous prier trouverai-je un langage?
Ne m'ôtez pas du moins cet horrible courage.

ÉLISABETH.

Et que me direz-vous? Je consens à vous voir;
D'une indulgente sœur je remplis le devoir;
Je veux bien oublier que je suis offensée;
Je cède à la pitié dont je me sens pressée.
On m'en pourra blâmer; car vous n'ignorez pas
Qui l'on a vu trois fois conspirer mon trépas.

(*Élisabeth s'est rapprochée de Marie; les deux lords restent à l'écart.*)

MARIE.

Par où commencerai-je? et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche?
Accorde-moi, mon dieu, de ne point l'offenser!
Émousse tous les traits qui pourraient la blesser!
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,

Comme une suppliante enfin, j'étais venue ;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.
Dépouillée à-la-fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénuement dans ma prison réduite,
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite ;
Enfin n'en parlons plus. Qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée.
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée ;
Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas ;
Un esprit de l'abyme, envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste ;
Et des hommes méchants ont achevé le reste.
La démence a du glaive armé contre vos jours
Ceux dont on n'avait point invoqué le secours.
Tel est le sort des rois : leur haine en maux féconde
Enfante la discorde, et divise le monde.

J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez ; dites mes torts ; je veux vous satisfaire.
Ah ! que ne m'avez-vous, dès l'abord, accordé
L'entretien par mes vœux si long-temps demandé !
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Une telle entrevue, et dans un lieu semblable.

ÉLISABETH.

Madame, à ma rigueur c'est vous en prendre à tort;
De vos malheurs en vain vous accusez le sort;
N'en accusez que vous, votre jalouse haine,
Et peut-être avant tout la maison de Lorraine.
Vous le savez, en paix nous vivions toutes deux,
Quand Guise, ce vieillard, ce pontife orgueilleux,
Non content du pouvoir que la France lui donne,
D'un œil ambitieux regarda ma couronne.
C'est lui qui de la guerre arbora le signal;
C'est lui de qui l'orgueil à sa nièce fatal,
De ce trône à vos yeux faisant briller les charmes,
Vous fit prendre imprudente et mon titre et mes armes.
Pour me perdre, en effet, que n'a-t-il point tenté!
N'a-t-il point, par vous même en secret excité,
Armé le continent, et ses rois, et ses prêtres,
Pour m'arracher un droit, reçu de mes ancêtres,
Qu'un règne glorieux affermit à son tour,
Et que du peuple anglais a consacré l'amour?
Naguère, gouverné par vos sourdes pratiques,
Sixte a lancé sur moi les foudres catholiques,
Philippe préparait des foudres plus puissants;
Mais l'Espagne, épuisée en apprêts menaçants,
De sa flotte en espoir inondant mes rivages,
Avait, dans ses calculs, oublié les orages.
J'ai triomphé. Le ciel a montré hautement
Que vos rois de son nom s'armaient injustement.
Mes sujets sont heureux; mes provinces, tranquilles;
Je vois par-tout mes champs pleins de moissons fertiles;
Mes cités, de trésors; d'armes, mes arsenaux;

Et mes camps, de soldats; et mes ports, de vaisseaux.
De l'Océan du Nord je marche souveraine.
Sans doute je comprends qu'une semblable reine,
Aux yeux de Sixte-Quint, ne saurait gouverner.
Je ne lui promets point, certes, de ramener
Ces jours où le roi Jean, lâche autant que barbare,
Rendait le sceptre anglais vassal de la tiare;
Je ne le flatte point de ramper sous ses lois
Comme y rampent Philippe et les faibles Valois;
Fille de Henri huit, j'ose imiter mon père.
C'est donc une autre reine en qui l'église espère.
Il faut s'armer. Vos droits deviennent les plus saints.
La guerre est impuissante? Il faut des assassins.
On prêche à des sujets dans la chaire perfide,
Le meurtre, le parjure, enfin le régicide!
De piéges, de poignards, on entoure mes pas;
Mais l'orgueilleux Lorrain ne triomphera pas;
Il tendait vers un but; il en atteint un autre;
Il menaçait ma tête; et va frapper la vôtre.

MARIE.

Je suis soumise à Dieu: mais j'en garde l'espoir,
Vous n'abuserez pas d'un semblable pouvoir.

(*Ici Leicester et Melvil se rapprochent des deux reines.*)

ÉLISABETH.

Qui m'en empêchera? Qui le défend? personne.
N'exécuté-je pas ce que l'église ordonne?
Et Guise et Charles neuf ne m'ont-ils pas appris
Quelle paix on doit faire avec ses ennemis?
Libre, de votre foi que m'offrez-vous pour gage?

Est-il quelques serments dont Rome ne dégage ?
Avec une ennemie il n'est point de traité.

MARIE.

Si vous l'aviez voulu, l'aurions-nous donc été ?
Et, sans descendre enfin du trône d'Angleterre,
Que ne m'en avez vous reconnu l'héritière !

ÉLISABETH.

Oui, je devais sans doute, utile à vos projets,
Moi-même présenter Stuart à mes sujets,
Pour que d'un nouveau règne on saluât l'aurore,
Et que moi, quand je vis, quand je gouverne encore....

MARIE.

Ah ! vivez, gouvernez, disposez de mes droits ;
Non, je ne prétends plus au sceptre de vos rois ;
Dès la fleur de mes ans le malheur m'a flétrie ;
Je ne suis plus hélas ! qu'une ombre de Marie.
Maintenant, c'en est fait ; tout vous a réussi ;
Prononcez le pardon qui vous amène ici :
Je ne saurais penser qu'un cœur si magnanime
Ait voulu seulement insulter sa victime.
Achevez ; de leurs fers affranchissez mes mains,
Et de ma chère Écosse ouvrez-moi les chemins ;
Avec ma liberté que vous m'avez ravie,
Comme un présent encor je recevrai ma vie.
Dites une parole : achevez : je l'attends :
Oh ne me laissez pas l'attendre trop long-tems !
Malheur, malheur à vous si votre sœur tremblante
N'entend de votre bouche une voix consolante.
Si mon pardon bientôt ne doit pas tout finir,
Si quelqu'autre dessein vous avait fait venir,

Ah! je ne voudrais pas au prix d'une couronne,
Au prix de tous ces bords que la mer environne,
Pour les trésors du monde échangeant mes liens,
Être telle à vos yeux que vous seriez aux miens.

ÉLISABETH.

Mais si j'écoute ici la pitié qui me presse,
Si je cède à mon cœur qui pour vous s'intéresse,
Si ma clémence enfin faisait taire les lois;
Me promettriez-vous que, pour servir vos droits,
De nombreux partisans, entraînés par vos charmes,
Contre moi, malgré vous, ne prendront pas les armes?
N'est-il plus de complots que l'on puisse former?
N'est-il plus de Norfolk, qui veuille vous aimer?

MARIE.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Il est vrai qu'un exemple sévère
Peut effrayer celui qui prétendrait vous plaire.
Il fuira de Norfolk l'imprudence et le sort;
Il craindra votre amour, car il donne la mort.

MARIE.

Oh ma sœur!

ÉLISABETH.

Leicester, regardez quelle rage!
(*à Marie.*)
Quel mouvement soudain trouble votre visage?
Vous voyez; je suis calme, et prête à pardonner.
Quoi! du nom de Norfolk ainsi vous étonner?
Craignez-vous que milord en apprenne l'histoire?
Mais, de vos sentimens vous-même faisiez gloire;

Et bien d'autres secrets devant tous découverts
Ont montré votre cœur aux yeux de l'univers.

MARIE.

Oui, ma vie aux regards n'a pas craint de paraître;
On la voit, on la juge, on l'accuse peut-être;
Mais je n'ai pas du moins, pour couvrir ses erreurs,
Cherché d'un faux dehors les voiles imposteurs:
Je n'ai point d'un vain masque osé tromper la terre.
Malheur, malheur à vous si d'une vie austère
Vous venant quelque jour arracher le manteau
La vérité sur vous fait luire son flambeau.

MELVIL, *s'avance entre les deux reines.*

Juste ciel! est-ce là ce qu'on pouvait attendre?
Sont-ce de tels discours que nous devions entendre?
La modération?....

MARIE.

Ah! j'ai trop supporté
D'un orgueil insultant la froide cruauté.
C'en est fait. Loin de moi, pénible patience!
Laissez à mon courroux toute sa violence;
Laissez sortir mes cris trop long-temps enchaînés,
Et qu'ils soient à son cœur des traits empoisonnés!

ÉLISABETH.

Allons.

MELVIL.

Ah pardonnez cette fureur extrême!
Peut-elle, en ce moment, se connaître elle-même?
J'embrasse vos genoux.

LEICESTER.

Madame, au nom de dieu,
Quittez soudain, quittez ce déplorable lieu.
Non, ne l'entendez pas.

MARIE.

Le fruit de l'adultère
Profane insolemment le trône d'Angleterre.
Le noble peuple Anglais, par la fraude trompé,
Gémit depuis vingt ans sous un sceptre usurpé.
Si le ciel était juste, indigne souveraine,
Vous seriez à mes pieds, et je suis votre reine.

ÉLISABETH.

Téméraire! ce jour, j'en donne ici ma foi,
Verra quelle est la reine ou de vous ou de moi.
Adieu.

(*Elisabeth s'éloigne rapidement. Leicester et Melvil la suivent dans le plus grand trouble.*)

SCÈNE V.

MARIE, ANNA.

ANNA.

Qu'avez-vous fait, princesse malheureuse?
Vous l'avez outragée. Elle sort furieuse;
Tout chemin de salut est désormais fermé.

MARIE.

Elle emporte en fuyant le trait envenimé.
Ah! je triomphe. Enfin, après tant de souffrance,
J'ai pu, j'ai pu jouir d'un instant de vengeance.

Combien elle était douce à ce cœur outragé !
De quel pesant fardeau je le sens soulagé !
J'ai porté le poignard au cœur de ma rivale.

ANNA.

O malheureux transport ! ô victoire fatale !
Elle est reine, et peut tout dans son ressentiment.
Vous l'avez outragée aux yeux de son amant.

MARIE.

Oui, devant Leicester. Il doublait mon courage.
Je lisais mon triomphe écrit sur son visage.
Oui, quand j'humiliais des charmes orgueilleux,
Leicester était là : j'étais reine à ses yeux.

ANNA.

Que faites-vous ! On vient. C'est Burleigh qui s'avance.
Venez, rentrons, madame.

SCÈNE VI.

PAULET, BURLEIGH; DEUX DOMESTIQUES DE PAULET.

BURLEIGH.

Une telle arrogance !
Devant ma souveraine ! ô démence ! ô fureur !
Rendez, rendez son sort à toute sa rigueur.
Dans la tour aussitôt qu'elle soit renfermée.
J'ai lieu de soupçonner quelque embûche tramée.
Venez, et dans mes mains remettez ces écrits
Ce matin à Stuart par mes ordres surpris ;
D'un œil fidèle et sûr, que de nouveau, sur l'heure,

Mortimer avec vous visite sa demeure :
Craignez que vos regards ne se laissent tromper,
Et que le moindre écrit ne leur puisse échapper ;
Je puis, d'un grand projet y trouver quelqu'indice.
On trompe Élisabeth ; on séduit sa justice ;
Quelque piége inconnu semble l'environner.
Ah ! malheur à celui que j'ose en soupçonner ;
Malheur au courtisan dont le conseil perfide
L'aurait conduite ici dans un piége homicide.
Peut-être à l'Écossaise il prête son appui ;
Peut-être il ose plus..... C'en serait fait de lui.
Allons, et puissions-nous, perçant ce noir mystère,
Punir un double crime, et sauver l'Angleterre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEICESTER, BURLEIGH.

LEICESTER.

Ah! que prétendez-vous, milord! Dans le moment
Où la reine est en proie à son ressentiment,
Allez-vous à sa main présenter la sentence?
Avez-vous d'un tel coup bien pesé l'importance?
Et ne craignez-vous pas qu'il ne semble porté
Par le ressentiment plus que par l'équité?

BURLEIGH.

Sans doute Leicester doit tenir ce langage:
Mais je dois à mon tour poursuivre mon ouvrage.
Je connais mon devoir: heureux qui suit le sien!
Heureux qui dans son cœur ne se reproche rien.

LEICESTER.

J'ignore si ces mots cachent un sens perfide;
L'intérêt de la reine est le seul qui me guide.

BURLEIGH.

Comme il me guide aussi, vous souffrirez du moins
Qu'à ce grand intérêt j'applique tous mes soins.

LEICESTER.

Sa gloire et son salut sollicitent mon zèle.

BURLEIGH.

Elle le croit encore, et je l'ai cru comme elle.

LEICESTER.

A voir de lord Burleigh l'air sombre et soucieux,
A ses discours obscurs, discrets, sentencieux,
Ne semblerait-il pas que sa prudence austère
A découvert ici quelque important mystère,
Quelque attentat secret, quelque complot caché,
Où du royaume anglais le sort est attaché?

BURLEIGH.

Peut-être.

LEICESTER.

Quoi, milord! et que voulez-vous dire?

BURLEIGH.

Princesse infortunée, où t'osait-il conduire?
Crédule, et sans soupçon te livrant à sa foi,
Avec quelle impudeur il se jouait de toi!
Je comprends maintenant toute votre éloquence,
Et pourquoi vos discours penchaient à la clémence.
Marie, à vous en croire, était à dédaigner;
Ennemie impuissante, on devait l'épargner;
C'était le vœu de tous, l'intérêt de la reine.

LEICESTER.

Malheureux, suivez-moi devant ma souveraine;
Venez, si vous l'osez....

BURLEIGH.

J'y précède vos pas,
Et tout votre ascendant ne vous sauvera pas.

SCÈNE II.

LEICESTER.

LEICESTER.

Suis-je bien découvert? ô fatale disgrace!
Comment de mes projets a-t-il trouvé la trace?
Ah! s'il a contre moi des preuves en ses mains,
Si dans ce lieu la reine à des signes certains
De Marie et de moi connaît l'intelligence,
Que n'entreprendra pas sa haine et sa vengeance!
Et si de Mortimer les dangéreux projets
Aux regards de Burleigh ne restent points secrets,
On va m'en croire encor l'auteur ou le complice.
Par-tout autour de moi je trouve un précipice.
Qui vient?

SCÈNE III.

MORTIMER, LEICESTER.

MORTIMER.

Je vous cherchais.

LEICESTER.

Fuyez, que voulez-vous

MORTIMER.

On sait tous nos secrets.

LEICESTER.

En est-il entre nous?
Sortez, sortez.

MORTIMER.

On sait qu'une troupe fidèle
Conspire avec Marie et doit s'armer pour elle.

LEICESTER.

Que m'importe?

MORTIMER.

On sait plus.

LEICESTER.

Pourquoi suivre mes pas?
Que voulez-vous de moi? Je ne vous connais pas.

MORTIMER.

Je veux, malgré vous-même, empêcher votre perte.
Votre entreprise ici vient d'être découverte.

LEICESTER.

Comment!

MORTIMER.

On a trouvé parmi quelques écrits
Par l'ordre de Burleigh à la reine surpris....

LEICESTER.

Achevez.

MORTIMER.

Une lettre à vous-même adressée....

LEICESTER.

Une lettre!

MORTIMER.

Où la reine, expliquant sa pensée,
Acceptait vos secours, et vous jurait sa foi
Que, remontée au trône, elle vous ferait roi.

LEICESTER.

O ciel!

MORTIMER.

Et ce qui rend ma crainte sans égale,
Burleigh a dans les mains cette lettre fatale.

LEICESTER.

Malheureuse Stuart!

MORTIMER.

Les moments sont comptés.
Il faut un parti prompt dans ces extrémités.
Prévenez de Burleigh l'influence et la haine.
Vous êtes tout puissant sur l'esprit de la reine;
Voyez-la; niez tout; inventez des raisons
Qui puissent loin d'ici détourner ses soupçons;
D'un immobile front soutenez cet orage;
Gagnez un jour enfin, un seul; et mon courage,
Assemblant aussitôt d'intrépides amis,
Ce soir même tiendra tout ce qu'il a promis.
Nourri dans ce château, j'en connais chaque issue;
J'en sais une secrète, obscure, inaperçue,
Qui tous, à la faveur des ombres de la nuit,
Nous pourra dans la tour introduire sans bruit.
Parlez, priez, pressez; armez-vous d'assurance;
Montrez dans ce péril toute votre puissance.

LEICESTER, *à part.*

Oui, c'est le seul moyen que l'on puisse essayer,
Le seul que mon crédit puisse encore appuyer.

MORTIMER.

Eh bien?

LEICESTER, *à part.*

En me sauvant, je la sauve peut-être.
Hola! gardes!

SCÈNE IV.

MORTIMER, SEYMOUR, LEICESTER, GARDES.

SEYMOUR.

Milord!

LEICESTER.

Qu'on saisisse ce traître.

MORTIMER.

Qui! moi!

LEICESTER.

Lui-même. Allez. On menace l'état.
Je viens de découvrir un horrible attentat.
Répondez-moi de lui; qu'en lieu sûr on l'emmène;
Je vais de ce complot rendre compte à la reine.

MORTIMER.

Perfide, oses-tu bien!... mais je me plains à tort;
En me livrant à vous, j'ai mérité mon sort.
Allez, vil déserteur d'une cause trahie,
Chercher votre pardon aux dépens de ma vie.
Vivez, puisque la vie est votre unique bien;
Ma bouche se taira, n'en craignez jamais rien.
J'abandonne vos jours à leur ignominie:
Pour mourir avec lui Mortimer vous dénie;
Vous venez de vous rendre et trop vil et trop bas
Pour mériter l'honneur d'un semblable trépas.
Je vous laisse au remords qui déja vous déchire,
Et vais attendre aux fers la palme du martyre.

LEICESTER.

Qu'on l'entraîne.... Seymour, écoute. Sois discret!

Sauve ce malheureux; qu'il s'échappe en secret.
De ce soudain éclat l'apparence publique
N'est rien ici qu'un voile, et sert ma politique.
Qu'il s'échappe, et se hâte, et, sans perdre de temps,
Assemble ses amis... cette nuit je l'attends;
Cette nuit. Va, cours, vole.

SCÈNE V.

LEICESTER.

Et moi, de mon audace
Parons le coup affreux dont ce jour me menace.
Courons chercher la reine. Elle s'approche. Dieu!
Lord Burleigh sur ses pas s'avance vers ce lieu.

SCÈNE VI.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH.

Approchez, Leicester. Contre moi l'on conspire.

LEICESTER.

Je le savais, madame, et venais vous le dire.

ÉLISABETH.

Vous, milord!

LEICESTER.

Moi, madame.

ÉLISABETH.

Et qui trahit sa foi?

LEICESTER.

Du perfide complot le chef....

ÉLISABETH.

Est devant moi.

Lisez. Ce seul écrit suffit pour vous confondre.

LEICESTER.

C'est la main de Stuart.

ÉLISABETH.

Qu'avez-vous à répondre ?

Lisez. Me nierez-vous que pour sauver ses jours
Marie ait de vos mains attendu le secours ?
Qu'on doive en votre nom tenter sa délivrance ?
Que vous ayez d'un trône accepté l'espérance ?
Que votre indigne amour au sien ait répondu ?

LEICESTER.

Madame, si mon cœur se sentait confondu,
S'il avait fait au vôtre un si cruel outrage,
Je pourrais récuser un pareil témoignage;
J'y pourrais voir un piége essayé contre moi
Pour mettre votre cœur en doute de ma foi.
Mais je veux que sa lettre explique sa pensée:
En ai-je encouragé l'espérance insensée ?
Elle aime à m'assurer et son trône et sa main:
Ai-je souhaité d'elle un présent aussi vain,
Moi, qui l'ai dédaignée, alors qu'en sa personne
La beauté rehaussait l'éclat de la couronne,
Que Marie en effet pouvant me couronner
Avait avec son cœur un royaume à donner ?
Mais d'un pareil écrit à quoi bon me défendre ?
Ce qu'il vous fait savoir, je venais vous l'apprendre.

ÉLISABETH.

Quoi ! le connaissiez-vous ?

LEICESTER.

Il révèle un projet
Que Stuart dès long-temps nourrissait en effet,
Et dont en ce château mon heureuse présence
Vient d'attirer à moi toute la confidence.

BURLEIGH.

Mais, milord, au seul mot que je vous en ai dit,
Comment vous ai-je vu tout-à-l'heure interdit ?
Vous saviez ce projet; eh bien ! pourquoi le taire ?
Pourquoi l'envelopper d'un si profond mystère ?

LEICESTER.

Vous êtes bien hardi d'oser m'interroger.
De ce que j'ai dû faire est-ce à vous de juger ?
En dois-je rendre compte à d'autres qu'à la reine ?

ÉLISABETH.

L'orgueil vous défend mal, et la défaite est vaine.

LEICESTER.

S'il vous sert en discours, dois-je lui ressembler ?
J'ai coutume d'agir avant que de parler.

BURLEIGH.

Vous parlez maintenant, forcé par l'évidence.

LEICESTER.

Mais vous, qui vous vantez d'une rare prudence,
Qu'avez-vous découvert ? qu'avez-vous su ? Comment
Devait-on de Stuart tenter l'enlèvement ?
Saviez-vous les moyens, le moment, les complices ?
Saviez-vous qu'en secret riant de vos supplices,
Le neveu de Paulet, Mortimer, sous vos yeux,

Était près d'accomplir ce complot odieux ?
Qu'il était un vengeur de sa nouvelle église ?
Un envoyé de Sixte, un instrument de Guise,
Un amant de Marie, enfin pour la sauver
Un homme audacieux et prêt à tout braver ?

ÉLISABETH.

Burleigh !

LEICESTER.

Qui de nous deux, milord, le plus fidèle,
A d'abord découvert sa trame criminelle ?
Qui détourna le coup qu'un traître allait tenter ?
Qui surprit ses aveux ? qui l'a fait arrêter ?
Moi.

ÉLISABETH.

Comment !

LEICESTER.

A l'instant, ici, dans ce lieu même.
Oui, madame, Stuart m'offrait un diadême.
Oui, tout-à-l'heure, ici, cherchant à m'éprouver,
Son secret émissaire est venu me trouver.
Jeune, ardent, fanatique, à travers son langage,
A travers l'imprudence ordinaire à son âge,
Mes yeux ont entrevu qu'un complot apprêté
N'attendait qu'un signal pour être exécuté.
Grace au masque trompeur que soudain j'ai su prendre,
Au fond de ce complot mes yeux ont pu descendre ;
J'en ai pu par degrés saisir tous les détours ;
Et, du jeune imprudent excitant les discours,
Pour mieux encourager sa folle confiance,
J'ai feint de lui montrer un cœur sans défiance ;

J'ai de votre pouvoir hautement murmuré,
J'ai promis le secours par Marie imploré.
Enfin, quand ses aveux m'eurent tout fait connaître,
Du perfide aussitôt je me suis rendu maître.
Vos gardes l'ont saisi par mon commandement,
Madame; et dès demain l'éclat d'un jugement,
Des courtisans jaloux confondant l'espérance,
Saura, puisqu'il le faut, montrer mon innocence.

ÉLISABETH.

Abyme impénétrable à mes esprits confus!
Insupportable doute!

BURLEIGH.

Eh bien, ne doutez plus.
Le comte est innocent; son discours est sincère;
Croyez-en, comme moi, l'excuse toute entière.
Cependant, qu'il poursuive, et qu'il daigne achever.
S'il trahissait Marie, il doit vous le prouver.
Naguère il conseillait qu'on laissât suspendue
La sentence contre elle à Westminster rendue:
Mais, si quelque complot s'armait en sa faveur,
Qu'alors les justes lois reprissent leur rigueur.
L'heure est venue enfin. Sa voix sans artifice
Sans doute va presser l'instant de la justice.
(*à Leicester.*)
Est-ce votre conseil?

LEICESTER.

Je ne m'en défends pas.

BURLEIGH.

Croyez-le donc, madame, et signez ce trépas
Dont ses propres avis révèlent l'importance.

J'ose me joindre au comte ; et voici la sentence.

ÉLISABETH.

Ah ! que me montrez-vous ? qu'exigez-vous de moi ?

SCÈNE VII.

BURLEIGH, ÉLISABETH, MELVIL, LEICESTER.

MELVIL.

Que faites-vous, madame, et qu'est-ce que je voi ?

BURLEIGH.

Funeste contre-temps !

MELVIL.

N'ai-je pas tout à craindre ?

ÉLISABETH.

Melvil, on me contraint.

MELVIL.

Eh ! qui peut vous contraindre ?

ÉLISABETH.

On veut qu'à cet arrêt je donne enfin ma voix.

MELVIL.

Quel sujet à sa reine imposerait des lois ?
Tous vos sens sont émus ; vous êtes offensée :
Votre ame saigne encor du coup qui l'a blessée :
Signeriez-vous l'arrêt dans un moment pareil ?
Ah ! d'un moment plus calme attendez le conseil.

BURLEIGH.

Oui, madame, attendez qu'une reine perfide
Porte jusques sur vous une main homicide.

MELVIL.

Le ciel qui quatre fois a su la préserver
Des assassins encor saurait bien la sauver.
Madame, on vous abuse alors que de Marie
On vous fait redouter les complots et la vie :
C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger.
Vivante, on l'oubliait ; morte, on va la venger.
Les peuples désormais ne vont plus voir en elle
Celle qui menaçait leur croyance nouvelle,
Mais une reine, esclave au mépris de ses droits,
Mais le sang de Henri, la fille de leurs rois.
Demain entrez dans Londre, où naguère adorée
Vous traversiez les flots d'une foule enivrée :
Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,
Qui frappaient votre oreille et qui suivaient vos yeux,
Vous trouverez par-tout cette crainte muette,
D'un peuple mécontent menaçante interprète,
Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,
Il avertit les rois qu'ils n'ont plus son amour.
Vous n'acheverez pas. D'une tache éternelle
Vous ne souillerez point une vie aussi belle,
Madame; vous craindrez que l'équitable voix
Qui dicte après leur mort le jugement des rois,
Rangeant Stuart parmi les injustes victimes,
Ne place son trépas sur la liste des crimes.
Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,
Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,
N'aille un jour, soulevant l'inexorable histoire,
Devant son tribunal citer votre mémoire.
Vous frémissez. Je tombe à vos sacrés genoux :

Si ce n'est pour Stuart, grace, grace pour vous!

ÉLISABETH.

Melvil! à quel tourment me vois-je réservée!
Du fer des assassins pourquoi m'a-t-on sauvée?
Que ne les laissait-on jusqu'à moi parvenir?
Ainsi par un seul coup tout aurait pu finir:
Ma vie en ce moment ne serait pas à plaindre:
Sans crimes à punir, sans reproches à craindre,
D'un pouvoir qui me pèse oubliant le fardeau,
Je dormirais tranquille au fond de mon tombeau.
Je suis lasse, Melvil, du trône et de la vie.
Si mon salut dépend de la mort de Marie,
Si l'une de nous deux, comme il semble certain,
Doit de l'autre en tombant assurer le destin,
Pourquoi tomberait-elle? et pourquoi, déja lasse,
Refuserais-je encor de lui céder ma place?
Mon peuple peut choisir. Qu'il parle; et dès demain,
De mon premier exil reprenant le chemin,
J'irai, loin d'un éclat si rempli de tristesse,
Au séjour où coula ma paisible jeunesse;
Où, loin des vanités d'un monde corrupteur,
Dans moi-même autrefois je trouvais ma grandeur.
A gouverner l'état, Melvil, j'ai pu prétendre,
Tant que j'eus seulement des bienfaits à répandre;
Mais avec mes bienfaits mon règne doit finir;
Je ne sais plus régner alors qu'il faut punir.

BURLEIGH.

Quand j'entends ce discours, je ne saurais me taire
Sans trahir mon devoir, vous-même, et l'Angleterre.
Madame, est-ce bien vous? Puis-je vous retrouver?

Vous aimez votre peuple ? il faut nous le prouver.
Vous parlez de repos ? songez-vous bien au vôtre,
Avant que d'affermir, d'éterniser le nôtre ?
Pensez à tout un peuple à qui vous vous devez,
Qui n'a plus de bonheur qu'autant que vous vivez.
Ramenés par Marie au temps de nos ancêtres,
Verrons-nous revenir la puissance des prêtres ?
Un légat viendra-t-il, nous apportant ses lois,
Fermer nos temples saints et détrôner nos rois ?
Madame, pesez bien ce que vous allez faire.
Je vous en rends comptable à toute l'Angleterre ;
Responsable à Dieu même. Au nom de l'équité,
Montrez moins de faiblesse et plus d'humanité ;
Prenez pitié du peuple, et non d'une perfide ;
Soyez un roi, non pas une femme timide ;
Tranchez enfin le cours de tant de factions,
Ce combat renaissant des deux religions,
Ces trames, ces complots, cette lutte éternelle
Que Marie, en vivant, sans cesse renouvelle ;
Et de tant de dangers préservez à-la-fois
Vous, la religion, la patrie et les lois.

ÉLISABETH.

Un moment en ce lieu qu'on me laisse à moi-même.
Maintenant j'en réfère à ce juge suprême,
Que les doutes humains ne sauraient égarer.
C'est lui seul désormais qui peut nous éclairer.
Éloignez-vous, milords.

(*Les lords se retirent au fond du théâtre. Leicester et Melvil, en s'éloignant, regardent la reine avec inquiétude et comme sans espérance.*)

SCÈNE VIII.

ÉLISABETH.

Opinion publique !
Des actions des rois maîtresse tyrannique !
Idole méprisable, et qu'il faut respecter,
Que je suis désormais lasse de te flatter !
Les rois sont-ils donc nés esclaves du vulgaire ?
Ne régné-je en effet qu'afin de lui complaire ?
Craindrai-je incessamment de faire exécuter
Ce qu'au fond de mon cœur je brûle de hâter?
Je règne ; l'Angleterre au-dedans est tranquille ;
Mais la tempête encor gronde autour de cette île;
La France n'a pour moi qu'une feinte amitié ;
Philippe sur les eaux n'est vaincu qu'à moitié ;
Sixte lance la foudre ; une ligue puissante,
Toujours déconcertée et toujours agissante,
En faveur de Marie à l'envi s'empressant,
Me la montre par-tout, fantôme menaçant.
C'en est trop, il est temps qu'enfin elle périsse ;
Il est temps que ma crainte avec ses jours finisse,
Que j'assure ma paix, mes droits, ma sûreté.
Je ne saurais plus vivre en cette anxiété.
Est-ce un crime après tout qui souille ma mémoire?
Si pourtant je pouvais mettre à l'abri ma gloire !
Sans cesse l'avenir se présente à mes yeux.
J'entends autour de moi des discours odieux :
Marie est malheureuse, elle est femme, elle est reine;
Ses aïeux sont les miens, ma famille est la sienne.

Vingt ans dans la prison, dans la douleur passés,
Quel que soit son forfait, l'en punissaient assez.
Voilà ce que va dire et répandre l'envie.
Mais quoi! j'épargnerais celle qui veut ma vie!
Qui tend jusqu'en ma cour ses piéges séducteurs!
Qui détourne de moi mes propres serviteurs!
Leicester! qui l'eût dit?... Mais je garde à ce traître
Une épreuve où du moins je pourrai le connaître.
Allons, qu'elle périsse: il n'y faut plus penser.

(*Elle s'approche de la table sur laquelle est la sentence; elle prend la plume, et, prête à signer, elle s'arrête.*)

A ce trait décisif que ma main va tracer,
Je frissonne. Il me semble en ce moment suprême
Que de ma propre main je la frappe moi-même.
Le monde me regarde : oh! pourrai-je achever!

(*Elle se tait un moment.*)

Devant lui, de quel air elle osait me braver!
Quelle orgueilleuse insulte elle a sur moi lancée!
Ne lui semblait-il pas qu'elle m'eût terrassée?
D'une haine impuissante ô faible et vain effort!
La mienne est plus fidèle : elle porte la mort.

(*Elle ressaisit avidement la plume.*)

Je suis, a-t-elle dit, le fruit de l'adultère!
J'usurpe insolemment le trône d'Angleterre!
Malheureuse! ta mort éclaircira mes droits.
Quand tu ne seras plus, qu'on n'aura plus de choix,
Le doute disparaît; je règne alors sans crime.

(*Elle signe avec un mouvement rapide et ferme.*)

Je suis de Henri huit la fille légitime.

(Dès qu'elle a signé, la plume échappe des mains d'Élisabeth, et elle tombe comme épouvantée sur son fauteuil. Bientôt elle se remet, et fait signe aux pages de laisser entrer les lords qui étaient demeurés en-dehors de la salle, mais toujours en vue du spectateur.)

SCÈNE IX.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER, MELVIL.

ÉLISABETH.

Approchez-vous, Milords.

MELVIL.

Juste ciel! je frémis.

ÉLISABETH.

Reprenez cet écrit que vous m'avez remis,
Burleigh; vous y lirez ma volonté tracée.
Il va vous faire à tous connaître ma pensée.

BURLEIGH. *(Il jette les yeux sur la sentence.)*
C'en est fait!

LEICESTER, *à part.*
Ciel!

MELVIL.
Hélas!

ÉLISABETH. *(Elle regarde fixement Leicester.)*
Mais pour l'accomplir mieux,
C'est sur vous, Leicester, que j'ai jeté les yeux.
Pour Stuart dès long-temps je connais votre haine;
Je vous trouvai toujours fidèle à votre reine:
Signé par vos conseils cet arrêt en fait foi;

Et, pour l'exécuter, je vous ai choisi.

LEICESTER.

Moi !

ÉLISABETH.

Vous.

LEICESTER.

Le rang que je tiens près de ma souveraine
Aurait dû m'affranchir d'une charge inhumaine,
Madame ; et la rigueur de ce terrible emploi
Convenait à Burleigh sans doute plus qu'à moi.

ÉLISABETH, *avec autorité.*

Il le partagera.

MELVIL, *à Élisabeth.*

Je n'ai plus rien à dire.
Permettez que Melvil de la cour se retire.
Tant que sur votre cœur j'ai fondé quelque espoir,
J'aimais que près de vous me fixât mon devoir :
J'estimais vos vertus, non pas votre puissance.
Adieu. Votre faveur me serait une offense.
Suivez des courtisans les conseils corrupteurs ;
Vous n'avez plus enfin besoin que de flatteurs.
Mais Marie a besoin d'un serviteur fidèle ;
Loin de tout votre éclat, je retourne auprès d'elle ;
Et, puisque mes efforts n'ont pu la secourir,
Je vais la consoler, et l'aider à mourir.

SCÈNE X.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH.

Je ne saurais blâmer son sévère langage.
J'estime sa vertu, même alors qu'il m'outrage;
Malgré moi, je l'avoue, en l'écoutant parler,
Jusques au fond du cœur je me sentais troubler.
Enfin par vos conseils j'ai signé la sentence;
Mais rien n'est achevé. Je sais votre prudence:
Je m'en remets à vous d'un soin qui m'est cruel.
L'arrêt que j'ai souscrit n'est pas le coup mortel.
Voyez, déterminez ce qu'il convient de faire,
S'il faut hâter sa mort, s'il faut qu'on la diffère.
Du destin de Marie ordonnez désormais;
Je ne veux plus sur-tout qu'on m'en parle jamais.
Soit que vous épargniez ou frappiez la coupable,
De tout événement je vous rends responsable.
Je retourne vers Londre et vous laisse en ce lieu;
Faites votre devoir; vous m'entendez; adieu.

SCÈNE XI.

BURLEIGH, LEICESTER.

BURLEIGH.

Et nous, exécutons les ordres de la reine.

LEICESTER.

Sa volonté, milord, semble encore incertaine.

BURLEIGH.

On peut assez l'entendre.

LEICESTER.

Il faut l'entendre mieux.

BURLEIGH.

La Sentence l'explique.

LEICESTER.

Ah ! non pas à mes yeux.

BURLEIGH.

Je prends sur moi le blâme. Allons, et qu'à Marie
On annonce l'instant qui doit finir sa vie.
Cette nuit.....

LEICESTER.

Cette nuit !

BURLEIGH.

Elle ne vivra plus.

LEICESTER.

Milord !

BURLEIGH.

Épargnez-vous des discours superflus.
Songez qu'on vous observe, et tremblez.

LEICESTER, *seul.*

Je t'implore,
O ciel ! si Mortimer est libre, il peut encore,
Suivi de ses amis, cette nuit arriver ;
Ah ! donnons-lui du moins le temps de la sauver.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELVIL, *vêtu de noir*; ANNA, *également en deuil.*

MELVIL.

Oui, c'est moi, c'est Melvil.

ANNA.

En ce lieu! me trompé-je?

MELVIL.

On veut bien m'accorder ce triste privilége;
Et rendre à tous les siens, en ces derniers instants,
Son aspect à leurs yeux interdit si long-temps.

ANNA.

Hélas!

MELVIL.

S'il est permis d'être introduit vers elle,
Conduisez à ses pieds un serviteur fidèle.

ANNA.

Aucun ne peut vers elle être encore introduit.
Après les soins divers de cette horrible nuit,
Elle veut être seule; et nous l'avons laissée

Élevant vers le ciel sa dernière pensée.
Quand pour elle ici-bas tout va sitôt finir,
Elle veut avec Dieu seule s'entretenir.
Oh! d'un semblable jour ai-je pu voir l'aurore!

MELVIL.

Il n'est pas temps, Anna, de s'attendrir encore.
Pour remplir dignement notre dernier devoir,
Défendons notre cœur du commun désespoir;
Et tandis qu'aux regrets, aux larmes, à la plainte,
Chacun autour de nous se livre sans contrainte,
Nous, secourons la reine, et sachons aujourd'hui
La guider dans sa route et lui servir d'appui.

ANNA.

Melvil!

MELVIL.

Et, dites-moi, comment la reine a-t-elle
D'une si prompte mort entendu la nouvelle?
Car son cœur était loin du coup qui l'a frappé.

ANNA.

Qu'un soin bien différent le tenait occupé!
O Melvil, désormais à quoi bon vous le taire?
A ces horribles murs on devait nous soustraire;
Mortimer nous devait délivrer cette nuit.
Nous l'attendions, prêtant l'oreille au moindre bruit.
L'espérance à nos cœurs depuis long-temps ravie,
Cet invincible amour qu'on ressent pour la vie,
A chaque bruit nouveau déja se ranimant,
Revenait de nos cœurs s'emparer doucement.
Jugez quel coup affreux, Melvil, dut nous surprendre,

Quand, au lieu des amis que nous devions attendre,
Paulet entre soudain, et vient nous déclarer
Qu'à mourir cette nuit il faut se préparer.

MELVIL.

Juste Dieu!

ANNA.

De la reine admirable constance!
D'un tranquille visage elle apprit la sentence.
Résignée à son sort, sans larmes, sans pâleur,
Il semblait que d'une autre elle apprît le malheur.
Mais de l'homme trop cher qui régna sur son âme
Lorsqu'elle eut entendu la trahison infâme,
Sa constance à ce coup se sentit ébranler,
Et ses larmes alors se mirent à couler.

MELVIL.

Coupable Leicester!

ANNA.

O perfidie!

MELVIL.

O crime!

ANNA.

Et Mortimer encor est tombé sa victime!

MELVIL.

Mortimer de ses coups s'est du moins préservé.

ANNA.

Comment!

MELVIL.

Il a su fuir.

ANNA.

Mortimer est sauvé!

MELVIL.

Oui.

ANNA.

Tout n'est pas perdu. J'ose espérer encore.

MELVIL.

N'espérez de salut que celui que j'implore:
Le salut éternel.

SCÈNE II.

MELVIL, ANNA, FEMMES ET DOMESTIQUES DE MARIE. (*Ils sont vêtus de noir.*)

MELVIL.

Mais ces femmes en pleurs
Nous annoncent la reine; et j'entends leurs douleurs.
Madame, à cet aspect vous frémissez de crainte!

ANNA.

Quoi! va-t-elle marcher vers la fatale enceinte?
Descend-elle déja vers le terrible lieu
Où des soldats cruels...

MELVIL.

Calmez vos sens.

ANNA.

Grand Dieu!
Je crois voir ces soldats et leur farouche escorte.
Du lieu terrible encor s'ouvre à mes yeux la porte!
Tout-à-l'heure moi-même.... Ai-je bien pu le voir?

MELVIL.

Que dit-elle?

ANNA.

Les murs couverts d'un voile noir,
L'échafaud redoutable au milieu de la salle,
L'exécuteur farouche et la hache fatale,
Ont frappé mes regards et mes esprits glacés.
Autour de l'échafaud des spectateurs pressés,
Dans leur ame en secret hâtant déja le crime,
D'un avide regard attendent la victime.

MELVIL.

Contraignez-vous; c'est elle!

ANNA.

O terribles moments!

MELVIL.

O Dieu!

(*D'autres femmes entrent, toutes en deuil et avec des signes de désespoir.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE. *Elle est parée d'un vêtement blanc et a une couronne sur la tête. Ses femmes et ses serviteurs se rangent des deux côtés, et donnent des signes d'une vive douleur.*

MARIE.

Pourquoi ces pleurs et ces gémissements?
Pourquoi me plaignez-vous, lorsque la délivrance
Vient mettre enfin un terme à ma longue souffrance?

Soyez joyeux plutôt de voir briser mes fers :
La prison disparaît et les cieux sont ouverts.
Dans cet affreux séjour, quand une femme altière
M'accablait de mépris, d'opprobres, de misère,
Que si long-temps encor je pouvais l'endurer,
C'était, c'était alors qu'il fallait me pleurer.
La bienfaisante mort, du doux pardon suivie,
Répare en un moment les fautes de ma vie :
L'être faible, abattu sous le fardeau du sort,
Est à son dernier jour relevé par la mort.
L'espoir rentre en mon ame, et l'orgueil qu'il me donne
Sur ma tête aujourd'hui replace ma couronne.
(*Elle fait quelques pas et aperçoit Melvil.*)
Quoi ! Melvil ! vous ici ! consolante amitié !
Mon malheur n'a donc point lassé votre pitié !
Chevalier, levez-vous ! D'un serviteur que j'aime
La présence m'est douce à cette heure suprême ;
Et je rends grâce à Dieu, puisqu'il permet du moins
Que mon dernier moment ait vos yeux pour témoins,
Et que, prête à mourir, j'éprouve l'assistance
D'un ami dont le cœur partage ma croyance.

MELVIL.

Madame, cet espoir ne m'a jamais quitté.
Dieu me devait, pour prix de ma fidélité,
De vous servir encore à votre dernière heure.

MARIE.

Ah ! loin de tous les miens lorsqu'il faut que je meure,
A mes parents du moins vous porterez mes vœux,
Mon dernier souvenir, et mes derniers adieux.
Je remets en vos mains cette douce espérance.

Je bénis le monarque et la maison de France,
Mon oncle de Lorraine, et Guise, notre espoir,
Et tant d'autres amis que je ne dois plus voir.
Tous, ils seront nommés dans l'écrit que je laisse.
Quelque faible présent que mon cœur leur adresse,
J'espère que leurs cœurs, m'en payant le retour,
Ne mépriseront pas ces dons de mon amour.

MELVIL.

Vos vœux seront remplis.

MARIE.

J'en reçois l'assurance.

(*se tournant vers ses serviteurs.*)

J'ai pour vous, de ma main, écrit au roi de France;
J'ai sur vous appellé son auguste secours;
Dans cette autre patrie allez passer vos jours;
Transportez vos destins dans cette heureuse terre,
Et pour jamais, sur-tout, fuyez de l'Angleterre.
Je ne veux pas qu'un jour le Breton orgueilleux
Du triste état des miens réjouisse ses yeux,
Et que, me poursuivant au-delà de ma vie,
Il prodigue l'outrage à ceux qui m'ont servie.
Jurez-moi, si mes vœux ne sont pas superflus,
Que vous fuirez ces bords, quand je n'y serai plus.

MELVIL.

Nous vous le promettons.

(*Tous avancent la main en signe de serment.*)

MARIE.

De mon triste héritage
J'ai moi-même entre vous fait un égal partage.

(*Se rapprochant d'Anna.*)

Pour toi, ton amitié met peu de prix à l'or,
Anna, mon souvenir est ton plus cher trésor;
Prends ce don, ce tissu, ce gage de tendresse
Qu'a pour toi de ses mains embelli ta maîtresse;
Doux ouvrage, il a vu mes secrètes douleurs,
Hélas! et bien souvent je l'ai mouillé de pleurs.
Quand il en sera temps, ta main fidèle et chère
En couvrira mes yeux: c'est un devoir sévère;
D'un service cruel c'est t'imposer la loi;
Mais je veux, mon Anna, le recevoir de toi.

ANNA.

(*à part.*)

Madame!.... c'en est trop, et ma constance est vaine.

MARIE.

Venez tous; recevez l'adieu de votre reine.
Adieu. Ne pleurez pas. Pour un sort plus heureux
Nous nous retrouverons quelque jour dans les cieux:
J'en ai l'espoir. Je meurs dans la foi véritable.
Du crime qu'on me fait je ne suis point coupable.
Puisse de mes erreurs dieu ne pas me punir!
Melvil! pour m'en absoudre, ah! daignez me bénir.
Le ciel aux cheveux blancs donne ce droit suprême.
Le pardon d'un vieillard est celui de dieu même.
Vous, qu'il me semble exprès envoyer en ce lieu,
Jadis mon serviteur, soyez celui de dieu;
Devenez son ministre et son saint interprète;
Et, comme devant moi se courbait votre tête,
Abaissant devant vous mes yeux humiliés,
C'est moi qui, maintenant, me prosterne à vos piés.

(*La reine se met à genoux devant Melvil, et tout le monde s'éloigne.*

MELVIL, *avec autorité.*

Marie, autrefois reine, et maintenant martyre,
Lorsque le roi des cieux du monde vous retire,
Allez vers lui sans peur: l'or pur est éprouvé;
De la paix du seigneur l'instant est arrivé.
Coupable seulement des erreurs d'une femme,
Vos fautes dans le ciel ne suivront pas votre ame;
Et quiconque vers dieu s'élève avec amour,
N'emporte rien du monde au céleste séjour.
Adieu. Qu'un saint espoir, en mourant, vous soutienne.
Allez; je vous bénis: partez, ame chrétienne!
Dieu s'avance lui-même au-devant de vos vœux,
Et le pardon sur vous descend du haut des cieux.

(*Paulet paraît à la porte. Melvil va vers lui, Marie reste à genoux, plongée dans la méditation.*)

ANNA, *à part.*

Quel bruit ai-je entendu? si Mortimer!...

MELVIL, *revenant vers Marie.*

Madame,
Avez-vous rassemblé les forces de votre ame?

MARIE, *se relevant.*

Oui, dieu m'occupe seul; et je viens sans retour
De lui sacrifier ma haine et mon amour.

MELVIL.

Ainsi, sans redouter sa présence imprévue,
Du comte Leicester vous soutiendrez la vue.
Leicester et Burleigh demandent à vous voir.
Ils sont là.

SCÈNE IV.

MARIE, MELVIL, ANNA, BURLEIGH, LEICESTER, DOMESTIQUES ET FEMMES DE MARIE.

(*Burleigh et Leicester s'étaient arrêtés un moment au fond du théâtre. Leicester reste dans l'éloignement, sans lever les yeux, et Burleigh s'avance vers la reine.*)

BURLEIGH.

Devant vous conduit par mon devoir,
Je viens, lady Stuart, de vos ordres m'instruire;
La reine désormais m'ordonne d'y souscrire.

MARIE.

Je reconnais ce soin.

BURLEIGH.

La reine a commandé
Qu'en vos justes désirs, tout vous soit accordé.

MARIE.

J'ai déposé mes vœux dans un écrit fidèle.
Quant à moi, comme ici ma dépouille mortelle
Dans le sol du seigneur ne doit pas reposer,
Sans doute, après ma mort, on ne peut refuser
Que Melvil, remplissant ma plus chère espérance,
Aille porter mon cœur, auprès des miens, en France;
Aimable et doux pays qui vit mes heureux jours!
Hélas! ce triste cœur y demeura toujours.

BURLEIGH.

N'ordonnez-vous plus rien de notre ministère ?

MARIE.

Saluez, en mon nom, la reine d'Angleterre ;
Dites-lui mes adieux, et que du fond du cœur,
En allant à la mort, je pardonne à ma sœur.
Paulet, je vois des pleurs mouiller votre visage ;
Oui, j'ai de mon malheur frappé votre vieil âge ;
Mais du moins, Mortimer a pu se dérober
Aux fers où, malgré moi, je l'avais fait tomber.
En quelque lieu qu'il soit, qu'il conserve sa vie.
Peut-être ils songe encore à la triste Marie ;
Peut-être il forme encor de généreux projets ;
Que dieu les récompense ! ils sont vains désormais.

SCÈNE V.

MARIE, MELVIL, ANNA, BURLEIGH, LEICESTER, DOMESTIQUES ET FEMMES DE MARIE, LE SCHÉRIF.

(*La porte reste ouverte, et l'on voit des hommes armés.*)

MARIE.

Eh bien, Anna ! pourquoi ces nouvelles alarmes ?
Oui, c'est l'instant fatal. Allons ; sèche tes larmes.
Dans ce dernier adieu ne va pas m'attendrir ;
Et sache voir du moins ce que je sais souffrir.
La mort entre tes bras me sera moins amère.
Milord, je vous demande une grace dernière ;

Jusqu'au dernier moment, qu'elle suive mes pas;
C'est elle qui, d'abord, m'a reçue en ses bras;
Sa main ouvrit jadis mes yeux à la lumière:
Ah! que la même main ferme encor ma paupière.

BURLEIGH.

Vous le voulez, madame; il faut y consentir.

MARIE.

C'en est fait. Maintenant je suis prête à partir.
O mon dieu! s'il est vrai que, dans ta grace immense,
Le repentir ait place auprès de l'innocence,
Regarde avec bonté ce moment solennel,
Et daigne m'accueillir dans ton sein paternel.
Cette douce espérance en mourant me console.

(*Elle se retourne pour partir, et rencontre Leicester. Elle tremble: ses genoux fléchissent. Le comte de Leicester la soutient. Il détourne la tête, et ne peut soutenir sa vue. La reine le regarde un moment avec gravité et en silence. Enfin, elle lui dit:*)

Comte de Leicester, vous me tenez parole;
Pour quitter ma prison, j'attendais votre appui;
Vous venez, je le vois, me l'offrir aujourd'hui.

(*Leiceister demeure anéanti. La reine continue avec douceur.*)

Oui, Leicester, un jour je conçus l'espérance
Que Marie à vos mains devrait sa délivrance;
Et l'espoir d'être libre était encor plus doux,
En songeant qu'en effet je le serais par vous;
Par vous, ma liberté me devenait bien chère.
Maintenant que je suis prête à quitter la terre,

Que je me sens déja sur la route des cieux,
Que je vais me mêler aux esprits bienheureux,
Libre des mouvements qui l'ont troublé sans cesse,
Je vous puis de mon cœur avouer la faiblesse,
Et sans rougir, si près de me taire à jamais,
Dire encore une fois combien je vous aimais.
Adieu. Vivez heureux. Plein d'espérances vaines,
Vous avez à-la-fois voulu plaire à deux reines;
Et vous avez, aveugle en vos crédules vœux,
Trahi le cœur aimant pour le cœur orgueilleux.
Aux pieds d'Élisabeth, adorez sa puissance;
Et puisse son amour n'être pas ma vengeance.
Allons. Je n'ai plus rien qui m'attache ici-bas.

(*La reine sort. On la voit descendre dans le lieu du supplice, éclairée par des flambeaux. Le schérif est devant elle. Anna et Melvil sont à ses côtés. Burleigh et Paulet la suivent, ainsi que ses femmes et ses serviteurs.*)

SCÈNE VI.

LEICESTER, SEYMOUR.

LEICESTER.

Et moi, je vis! Je vis! Les cieux ne tonnent pas!
Mortimer! viens, accours, un seul moment nous reste!
Ah, Seymour?

SEYMOUR.

Mortimer, frappé d'un coup funeste,
Milord, vient de périr. C'en est fait sans retour:
Il a trouvé la mort au pied de cette tour.

LEICESTER.

Il n'est plus !

SEYMOUR.

Ses amis, noble et vaillante escorte,
De la seconde enceinte avaient franchi la porte ;
Ils marchaient vers ce lieu par un secret chemin,
Mais, par-tout de soldats enveloppés soudain,
Ils n'ont pu de Burleigh tromper la vigilance.
Tous ont péri. Venez, milord, fuyons en France !
L'Angleterre n'est plus, pour vos jours, sans danger ;
Des amis vous suivront au royaume étranger.

LEICESTER, *sans l'entendre.*

Barbare Élisabeth ! abominable reine !
Eh bien ! la voilà donc, cette prudence humaine !
De tant de politique est-ce là tout le fruit !
Désirs ambitieux, où m'avez-vous conduit !
Marie ! ah, devait-elle au moment qu'elle expire,
De l'amour, sur mon ame, exercer tout l'empire !
Que dis-je ! malheureux ! c'en est fait sans retour ;
Pour toi plus de bonheur, de tendresse, d'amour ;
Te sied-il de montrer une pitié de femme !
De céder aux remords qui tourmentent ton ame !
Ce n'est pas maintenant qu'il les fallait avoir.
Maintenant, il te faut poursuivre ton devoir.

(*Avec rage et d'un air égaré.*)

Si tu veux de ta honte obtenir le salaire,
Achève. Encore un pas. Remplis ton ministère.
Va voir tomber sa tête ; arme ton cœur d'airain ;

Allons, point de pitié.

(*Il marche rapidement vers la porte par où Marie est sortie : puis il s'arrête tout-à-coup.*)

C'est en vain, c'est en vain:
Non, je ne puis passer cette porte fatale;
Non, je me sens saisi d'une horreur infernale.
Sortons d'ici..... Seymour, ne les entends-je pas?
Le supplice s'apprête au-dessous de mes pas.
Sortons d'ici. Fuyons cette effroyable image.

(*Il veut sortir par une porte de côté, et la trouve fermée.*)

Quoi! quelque ange vengeur m'ôte-t-il le passage?
Faut-il que mon oreille écoute dans ces lieux
Les terribles apprêts que repoussent mes yeux?
Où fuir? J'entends la voix qui lui lit la sentence.
On l'exhorte. Elle parle. Elle impose silence.
Maintenant, elle prie; et de ma trahison
Peut-être à Dieu pour moi demande le pardon.
Cette espérance, hélas, ne sera pas comblée.
Un sourd frémissement règne dans l'assemblée.
Oui; j'entends les sanglots de ses femmes en pleurs.
Mais je n'entends plus rien. On se tait...., ah! je meurs.

(*Il prononce ces derniers mots avec une angoisse toujours croissante. Il s'est arrêté un moment. Tout-à-coup, en proie à une émotion déchirante, il pousse un grand cri, et tombe sans mouvement dans les bras de Seymour.*)

FIN.

OUVRAGES RÉCEMMENT MIS EN VENTE,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

LORD RUTTWEN, ou les Vampires,

Par M. Charles Nodier, auteur de Jean Sbogar et de Thérèse Aubert; 2 vol. in-12. Prix 5 f., et 6 f. par la poste.

THERÈSE AUBERT, par M. Charles Nodier, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

Ce roman, qui est à sa deuxième édition, se fait remarquer par la chaleur du style et son originalité.

LES TROIS MESSÉNIENNES, ou Élégies sur les malheurs de la France, par M. Casimir Delavigne; 3e édition, augmentée de deux Elégies sur Jeanne-d'Arc; et d'une Epître à MM. de l'Accadémie française. Prix 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

LES VÊPRES SICILIENNES, tragédie en cinq actes, par M. Casimir Delavigne; 3e édition, revue et corrigée. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

LES COMÉDIENS, comédie en 5 actes et en vers, par le même auteur; 2e édition. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

LE MARQUIS DE POMENARS, comédie en un acte, par madame Sophie Gay. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

Le succès de cette pièce est dû sur-tout au piquant du style et à l'intérêt qui y règne.

OEUVRES COMPLÈTES DE LORD BYRON, 8 vol. in-12, traduites de l'anglais.

Les deux premiers volumes contiennent le Corsaire, Lara, Adieu, Parilina, le Vampire, Oscar, d'Alva, Mazeppa, etc. Les tomes 3 et 4, Manfred, la Vierge d'Abidos, et les deux premiers chants de Childe-Harold. Les tomes 5 et 6, le Giaour, le troisième chant de Childe-Harold. Le Prisonnier de Childe, et Don Juan. La quatrième livraison contient le quatrième chant de Childe-Harold, Satires, Beppo, Lamentations du Tasse, Odes à Napoléon, a l'Étoile de la Légion-d'Honneur, et Poésies diverses. Tous les journaux ont parlé des ouvrages de lord Byron, dont la réputation est européenne.

Le prix de chaque volume, pour les souscripteurs, est de 2 fr. 50 c., et pour les non-souscripteurs, 3 fr. Il faut ajouter 50 c. par volume, pour les recevoir franc de port.

JEANNE D'ARC, tragédie en cinq actes et en vers, par M. d'Avrigny. (2e édition.) Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Le succès de cette pièce augmente chaque jour.

PROVERBES DRAMATIQUES, par M. Gosse, auteur de la comédie le Médisant. Ces proverbes, au nombre de 20, forment 2 vol. in-8° de 4 à 500 pages chacun. Prix : papier ordinaire, 12 f., franc de port, 15 f.; papier satiné, 14, et papier vél. 24.

Pièces nouvelles de différents théâtres.

LES VÊPRES SICILIENNES, tragédie en cinq actes, précédée du Discours d'ouverture du second Théâtre-Français, par M. Casimir Delavigne ; 3e édition. 2 f. 50 c.

LES COMÉDIENS, comédie en cinq actes, précédée d'un prologue, par le même ; 2e édition. 2 f. 60 c.

JEANNE D'ARC A ROUEN, tragédie en cinq actes, par M. d'Avrigny ; 2e édition. 3 f. 00 c.

CHARLES DE NAVARRE, tragédie en 5 actes, par M. Briffaut, auteur de Ninus II. 2 f. 50 c.

LES TEMPLIERS, tragédie en cinq actes, par M. Raynouard.

GERMANICUS, tragédie en cinq actes, par M. Arnault ; 3e édition. 2 f. 50 c.

CLOVIS, tragédie en 5 actes, par L. N. Lemercier, auteur d'Agamemnon. 2 f. 50 c.

TIBÈRE, tragédie en cinq actes, par M. J. Chénier. 2 f. 50 c.

BÉLISAIRE, tragédie en cinq actes, par M. de Jouy. 4 f. 00 c.

LA FAMILLE GLINET, comédie en cinq actes et en vers, par M. Merville. 2 f. 50 c.

LA FILLE D'HONNEUR, comédie en cinq actes et en vers, par M. Al. Duval. 3 f. 00 c.

UN MOMENT D'IMPRUDENCE, comédie en 3 actes, par MM. Vafflard et Fulgens. 1 f. 50 c.

LE MARQUIS DE POMENARS, comédie en un acte, par Mme Gay. 1 f. 50 c.

LE COIN DE RUE, vaudeville en un acte, par M. Dumersan. 1 f. 25 c.

LES RHEMOIS OU LE SÉDUCTEUR CHAMPENOIS, vaudeville en un acte, par M. Dartois. 1 f. 25 c.

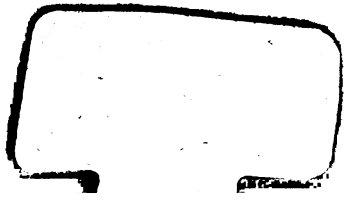
M. TOUCHE-A-TOUT, vaudeville en un acte. 1 f. 25 c.

ANGÉLINE OU LA CHAMPENOIS, vaudeville en un acte, par par M. Dartois. 1 f. 25 c.

Romans nouveaux.

ALBERT OU LES AMANTS MISSIONNAIRES, par M. Victor Ducange, auteur d'Agathe ou le Petit Vieillard de Calais, 2 vol. in-12 ; chaque. 5 f. 00 c.

L'ÉGOISME, 2 vol. in-12, par Pigault-Lebrun. 5 f. 00 c.

Cet ouvrage peut soutenir avec honneur la réputation de l'auteur des Barons de Felsheim, de l'Enfant du Carnaval, etc. On y remarquera une grande connaissance du cœur humain.

On trouve chez le même libraire un grand assortiment de pièces de théâtre dont on distribue le catalogue.